



## EMPLOIS DE L'ÉTYMOLOGIE DANS LE *DE PROPRIETATE* *SERMONUM* DE NONIUS MARCELLUS

CÉCILE MARGELIDON

UNIVERSITÉ DE TOURS, ICD EA 6297

### Résumé

Auteur méconnu et difficile à situer, Nonius Marcellus est notre seule source pour un nombre important de fragments poétiques, des *Satires Ménippées* en particulier. Sa *Compendiosa doctrina*, vingt livres formant un abrégé de ce qu'il faut savoir du lexique latin, rassemble de façon hétérogène des remarques de divers ordres. Le premier de ses livres, le *De proprietate sermonum*, s'attache à la correction lexicale. L'étymologie y constitue un outil de commentaire particulièrement efficace, mais est aussi à plusieurs reprises présente dans les citations poétiques sous différentes formes. Ce sont les liens entre ces deux emplois de l'étymologie que nous essaierons de cerner, la manière dont Nonius recourt à l'étymologie et dont il explique les jeux étymologiques des poètes latins, ainsi que les rapports entre les deux approches.

### Abstract

*Bad known et difficultly situated between Gellius and Priscian, Nonius Marcellus is our only source for a great number of poetic fragments, first of all, Varro's Menippean Satires. His Compendiosa doctrina, a twenty books' lexicon, collects heterogeneous lexical notices. The first of these books, the De proprietate sermonum, is focused on lexical correctness. Etymology is there a very useful commentary tool, but also a stylistic figure included in poetic citations. We aim at examining both uses, the way Nonius Marcellus uses each of them and his explanation of Latin etymological wordplay, and how a Latin grammarian can combine both approaches.*

Le *De proprietate sermonum*<sup>1</sup> constitue le premier des vingt livres du *De compendiosa doctrina* de Nonius Marcellus, ensemble méconnu de vingt livres de remarques lexicographiques et grammaticales<sup>2</sup>. Nous ne connaissons pratiquement rien de l'auteur et du contexte de rédaction, la datation elle-même étant incertaine, « *post Gellium, ante Priscianum* » trouve-t-on dans l'index du *Thesaurus Linguae Latinae* de 1990<sup>3</sup>, c'est-à-dire entre le II<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.

Le *De proprietate sermonum* s'attache à la détermination du sens de mots choisis pour leur rareté. Paolo Gatti présente ainsi l'objet du livre : « Il I libro è il *De proprietate sermonum*; esso contiene la presentazione di vocaboli usati nel loro senso proprio, etimologico, storico, esatto<sup>4</sup> ». Il s'agit donc pour Nonius d'étudier dans un ordre apparemment aléatoire<sup>5</sup>, ou plutôt non alphabétique, des termes archaïques, poétiques ou techniques. Nous nous limiterons à ce premier traité pour une question pratique, la taille du corpus, et une perspective intellectuelle : c'est le traité où l'étymologie tient sans doute le rôle le plus important. De fait, une très grande majorité des trois cent trente-neuf lemmes présente une étymologie. Il est donc nécessaire d'opérer des distinctions afin de considérer avec plus de précision l'importance de l'étude de l'origine des noms dans un traité sur la propriété des termes. Un certain nombre d'étymologies sont introduites au début du lemme afin de donner du terme expliqué une

<sup>1</sup> Nous citons l'édition de GATTI – MAZZACANE – SALVADORI 2014.

<sup>2</sup> GATTI 2004, p. 8 : « Il lavoro noniano è di notevole ampiezza: esso è articolato in venti libri o capitoli – proprio come l'opera di Gellio. I libri affrontano, ognuno, differenti aspetti della lessicografia secondo uno schema particolare. Questo costituisce il piano dell'opera e, ovviamente, ogni citazione di autore è stata inserita da Nonio nella *Compendiosa doctrina* in base a una ben precisa esigenza ».

<sup>3</sup> [D. KRÖMER – J.-C. Van LEIJENHORST], *Index librorum scriptorum inscriptionum ex quibus exempla afferuntur*, Lipsiae, 1990, p. 162. Cette datation très large tient à ce que Nonius, sans jamais le citer, a sans doute lu Aulu-Gelle et à ce que Priscien est le plus ancien auteur à citer le *De compendiosa doctrina*.

<sup>4</sup> GATTI 2004, p. 8.

<sup>5</sup> Les travaux de Lindsay puis de Francesco Della Corte ont permis d'établir ce qu'on appelle généralement la *Lex Lindsay*, qui constitue une mise en ordre supposée des sources de Nonius, qui suivrait à la fois des glossaires, des recueils de poètes et des œuvres complètes : « The order in which each item appears in each book is also the order in which it appears in the pages of the author used », id est, « in the order in which he had entered them in his rough lists » (LINDSAY 1901, p. 4). Cette loi a, par exemple, permis de distinguer plusieurs recueils auxquels Nonius aurait puisé pour citer les *Satires Ménippées* de Varron, mais aussi d'ordonner les fragments à l'intérieur de chaque satire. J.-P. Cèbe précise bien : « Pour que la *lex* puisse intervenir, il est nécessaire que les passages ou fragments au moins d'une même pièce ou d'un même livre se suivent sans solution de continuité dans le *De compendiosa doctrina* » (CÈBE 1972, p. x).

caractérisation plus précise ou plus complète. D'autres interviennent insérées dans la citation d'une *auctoritas*<sup>6</sup>, généralement Varron<sup>7</sup>, Nigidius ou Cicéron, ou encore, de manière plus floue, les *ueteres*. D'autres enfin constituent ce que l'on peut appeler des jeux étymologiques, c'est-à-dire des innovations ou des réappropriations poétiques sur l'étymologie. Ce sont ces emplois qui vont nous intéresser à présent.

Pour mieux comprendre leur place dans le *De proprietate sermonum*, il convient de s'arrêter un instant sur la manière dont Nonius conçoit l'étymologie dans les emplois qu'il en fait<sup>8</sup>. Six aspects se dégagent : le premier et le principal constitue l'entreprise de caractérisation sémantique de Nonius, où l'origine du terme permet de justifier le sens oublié ou poétique d'un mot<sup>9</sup>. Les trois aspects

<sup>6</sup> Cf. BARABINO 2003, 2004, 2005.

<sup>7</sup> LAFOND 2012, p. 22, rappelle bien son rôle de « grande caution linguistique », dont la citation est pour Servius « une façon de légitimer certains termes auxquels recourt Virgile ».

<sup>8</sup> Nous n'avons pas, sauf erreur de notre part, trouvé d'étude qui porte spécifiquement sur l'étymologie chez Nonius. Sur l'emploi de l'étymologie chez Servius, Donat et Priscien, cf. les deux études de MALTBY 2003 et 2009.

<sup>9</sup> C'est le cas, par exemple, de *capulum* (6) ; *temulentus* (7) ; *cinaedus* (8) ; *exercitus* (9) ; *tenus* (10) ; *pelex* (12) ; *caluor* (13), *deflocco* (15) ; *nautea* (18) ; *caperro* (20) ; *dispenno* (23) ; *focula* (24) ; *lurco* (27) ; *concenturio* (29) ; *exspes* (32) ; *exules* (33) ; *suppilo* (35) ; *austra* (36) ; *ueterina* (37) ; *crepera* (38) ; *uitulo* (40) ; *extorris* (41) ; *grummus* (43) ; *expectorare* (45) ; *extispex* (46) ; *gradarius* (53) ; *deliro* (55) ; *centuriatim* (56) ; *rumen* (57) ; *trua* (61) ; *euanno* (62) ; *particulo* (64) ; *clepo* (65) ; *stricturae* (70) ; *quirito* (71) ; *uirosa* (73) ; *glisco* (76) ; *postomis* (77) ; *lapio* (80) ; *petulantia* (82) ; *procacitas* (83) ; *portitor* (88) ; *rabula* (99) ; *ebullio* (100) ; *rapo* (101) ; *exterminatus* (103) ; *exodium* (104) ; *putus* (105) ; *fulgura* (107) ; *coagulum* (108) ; *mulierosus* (109) ; *subligaclum* (115) ; *mediocritas* (116) ; *immune* (120) ; *inops* (123) ; *defrudo* (124) ; *inrito* (126) ; *ablego* (127) ; *arcanum* (128) ; *tormen* (129) ; *gestio* (132) ; *inuolo* (133) ; *propino* (133) ; *ignauus* (137) ; *calamitosus* (138) ; *euerriculum* (141) ; *praestringo* (144) ; *angina* (145) ; *arquatus* (146) ; *nugator* (148) ; *discerniculum* (150) ; *subplanto* (152) ; *coniugo* (153) ; *fenestra* (154) ; *adglomerio* (156) ; *collo* (157) ; *excurio* (159) ; *pensum* (160) ; *portorium* (164) ; *inpertio* (165) ; *sedulum* (166) ; *scripturarii* (167) ; *combibo* (169) ; *capital* (170) ; *expiro* (173) ; *elimino* (174) ; *incoxio* (175) ; *condepso* (176) ; *uitupero* (177) ; *rabio* (181) ; *uerminor* (184) ; *saepio* (188) ; *resero* (190) ; *coagmentum* (197) ; *uerniliter* (198) ; *uiritim* (200) ; *concinno* (202) ; *blatio* (205) ; *percontor* (206) ; *prodigium* (207) ; *calcitro* (209) ; *uerbero* (210) ; *subleuio* (214) ; *inferus* (216) ; *Syrus* (217) ; *euiro* (218) ; *uulpinor* (221) ; *sufflatum* (222) ; *uespertilio* (223) ; *exporrectum* (224) ; *iugatam* (225) ; *granaria* (227) ; *torculum* (228) ; *cingillum* (229) ; *Tutilina* (230) ; *Tutanus* (231) ; *silicernium* (232) ; *suffundatum* (233) ; *elixum* (235) ; *parochos* (236) ; *proboscis* (238) ; *cetarium* (239) ; *tono* (240) ; *dierectus* (241) ; *subrigo* (243) ; *lingulaca* (244) ; *penus* (247) ; *rudens* (249) ; *maturio* (251) ; *luo* (254) ; *iumentum* (264) ; *luxum* (267) ; *modestus* (269) ; *infans* (270) ; *assas* (275) ; *remulco* (277) ; *congenulco* (278) ; *agilis* (279) ; *adoreus* (286) ; *propitium* (287) ; *inpancro* (288) ; *mansuetus* (289) ; *enucleo* (291) ; *rutundus* (292) ; *rabula* (293) ; *deuorsoria* (296) ; *sanniones* (297) ; *lixa* (304) ; *confluges* (306) ; *consedo* (307) ; *luculentus* (312) ; *logos* (313) ; *fulgorator* (314) ; *moletrina* (315) ; *panis* (316) ; *conuicium* (318) ; *pedato* (320) ; *praeclaiuum* (321) ; *praegrado* (323) ; *promico* (324) ; *digladiari* (326) ; *maeniana* (328) ; *natrix* (329) ; *exulto* (330) ; *fo dico* (333) ; *politio* (334) ; *paeuctatoi* (336) ; *proletari* (337) ; *prosapia* (338).

suivants portent sur la manière de procéder : dans un nombre important de cas, l'usage de *quasi* vient justifier une métaphore ou un glissement sémantique<sup>10</sup>. Les analogies et les comparaisons constituent un autre procédé permettant à Nonius de justifier l'origine du nom qu'il choisit<sup>11</sup>. Enfin, le grammairien présente à plusieurs reprises des familles de mots : les dérivations viennent alors rendre compte d'une étymologie ou d'un sens spécifique donné au terme principal du lemme<sup>12</sup>. Les deux derniers aspects qui nous semblent remarquables concernent le travail de citations de Nonius : outre les étymologies empruntées à d'autres auteurs<sup>13</sup>, que nous avons déjà mentionnées, Nonius introduit un certain nombre de variantes dans son traité par rapport aux théories antérieures, en mentionnant l'étymon qu'il rejette, en citant ou non sa source<sup>14</sup>.

Les jeux étymologiques que cite Nonius s'inscrivent dans cette perspective d'une étude du vocabulaire spécifique des poètes, présentés comme des garants (*auctoritates*) de la correction linguistique. C'est ce que souligne E. Zaffagno dans un article sur la langue de Nonius :

L'esegesi "linguistico-interpretativa" noniana si complica con informazioni complesse e articolate, che rivelano una istintiva intuizione esegetica nel grammatico, che, cogliendo, connotazioni e valenze diverse nell'aggettivo, anche se improprie (*De impropriis*), e non sapendole ricondurre a progressivi slittamenti di significato o a valori metaforici, letterari o tipici della scrittura

<sup>10</sup> C'est le cas, par exemple, de *uafer* (63) ; *corporo* (66) ; *cernuus* (69) ; *caprona* (74) ; *dirus* (121) ; *sudum* (125) ; *riualis* (131) ; *insulsus* (136) ; *serius* (139) ; *foramen* (149) ; *aqua intercus* (161) ; *malta* (162) ; *idiota* (172) ; *supersedo* (182) ; *tergiuersor* (192) ; *adpendix* (194) ; *prodius* (226) ; *leuum* (248) ; *infestus* (250) ; *insinuo* (282).

<sup>11</sup> Nonius s'appuie sur une analogie dans les exemples suivants : *flagrio* (110) ; *pilo* (179) ; *cerritum* (208) ; *febris* (220) ; *edo* (234) ; *ador* (256) ; *siticen* (263) ; *expeditus* (280) ; *delibratum* (309) ; *mustulentum* (317) ; *optio* (339).

<sup>12</sup> C'est le cas, par exemple, de *caries* (72) ; *saga* (79) ; *moenes* (81) ; *antes* (118) ; *camerus* (119) ; *exordium* (122) ; *prius* (147) ; *populo* (180) ; *tintinnio* (183) ; *cinnus* (290) ; *gruma* (311) ; *propages* (322) ; *promico* (324).

<sup>13</sup> Plusieurs types de citations peuvent là encore être distingués. D'une part, les citations d'auteurs clairement identifiés : VARRON : *torum* (28), *calendae* (84), *consul et praetor* (85), *paupertas* (203), *pandere* (204), *fures* (245), *iugerum* (260), *faenus* (261), *curia* (273), *legio* (274), *accensus* (284), *nefarius* (285), *legumina* (299), *porcae* (300), *occatio* (301), *poma* (302), *prolubium* (319), *optiones* (339) ; CICÉRON : *ignominia* (86), *fides* (87), *seditio* (89), *modestia* (117), *tormines* (129), *monumentum* (130), *prudentia* (193), *conuiuium* (195), *occatio* (196), *lictor* (252), *meridies* (294), *ineptus* (295), *aequor* (327), *excors* (331), *manus* (332) ; NIGIDIUS : *frater* (151), *canatim*, *suatim* et *bovatim* (185), *pecuniosus* et *locuples* (199), *infestus* (250) ; ANTISTIUS LABEO : *soror* (253) ; ATEIUS CAPITO : *siticen* (263) ; CATON : *siticen* (263). D'autre part, des étymologies attribuées de façon plus générale aux *ueteres* : *uernae* (201), *fures* (245), *leuus* (248), *uestibulum* (258), *pertaurista* (272), *conticinium* (308), *praefficcae* (335).

<sup>14</sup> Les exemples seront donnés plus loin.

dell'autore citato, li giustifica in nome di un'*auctoritas* [...] e di un diverso *constesto storico*<sup>15</sup>.

C'est pourquoi nous chercherons à étudier le travail de Nonius dans le *De Proprietate sermonum* sur l'usage de l'étymologie chez les poètes latins, mais aussi chez Homère, cité à plusieurs reprises dans le traité. Nous aborderons plusieurs aspects de cet emploi de l'étymologie : tout d'abord, la manière dont l'étymologie poétique soutient la réflexion de Nonius et l'accompagne, ce en quoi elle est proche des citations lexicographiques ; enfin, les différents types d'étymologies poétiques que commente Nonius d'une manière plus ou moins explicite, ce qui pose la question de savoir si le grammairien établit ou non une distinction entre étymologie des poètes et des grammairiens.

## 1. Le poids de l'étymologie dans l'argumentation de Nonius Marcellus

### 1.1. L'étymologie comme principe méthodologique dans le *De proprietate sermonum*

À plusieurs reprises, Nonius s'appuie sur des rapprochements étymologiques opérés par les poètes afin de justifier son analyse du sens, de l'emploi ou de l'origine d'un terme. Ces citations sont donc intégrées dans un raisonnement, et même quelquefois dans des débats ou des controverses étymologiques, dont nous ne connaissons pas toujours les tenants et aboutissants, au vu du caractère elliptique des tournures de Nonius et de l'état fragmentaire des sources.

Le *De Proprietate sermonum* s'ouvre sur une longue explication, peut-être à caractère programmatique, du terme poétique *senium*, « chagrin, douleur », à partir d'une étymologie par *senex*, « vieux » :

<sup>1</sup> *SENIVM est taedium et odium : dictum est a senectute, quod senes omnibus odio sint et taedio.*

« 1 SENIVM, c'est le dégoût et la haine : le nom vient de *senectus* ("vieillesse"), parce que les vieillards sont objets de haine et de dégoût pour tout le monde. »

Suivent six citations de poètes (Caecilius, Plaute, Accius, Turpilius, Pacuvius et Afranius), qui ont parlé de la vieillesse comme d'un « âge mauvais » (*aetas mala*), puis deux citations de Cicéron et de Virgile sur la jeunesse comme un « âge bon » (*aetas bona*). L'étymologie vient donc justifier le sens d'un mot, *senium*, et se trouve confortée par des remarques des poètes sur la vieillesse (*senectus*), et non sur le *senium*, comme on pourrait s'y attendre. Après ce

<sup>15</sup> ZAFFAGNO 2003, p. 27.

commentaire sur la vieillesse et la jeunesse, Nonius revient à *senium*, et nous présente sept citations qui attestent le sens de *senium* comme « ennui et haine » (*taedium et odium*), extraites de Titinius, Novius, Accius, Pomponius, Lucilius, Turpilius et Pacuvius. Extraites de comédies, tragédies ou satires, ces citations présentent à chaque fois le substantif *senium* avec le sens donné par Nonius, généralement avec un parasynonyme : *senia et iurgia* chez Titinius ou *odio ac senio* chez Turpilius. Deux de ces citations offrent un rapprochement avec l'étymologie donnée au début du lemme par Nonius, celle de Pomponius et celle de Pacuvius :

<sup>16</sup> Pomponius *Praecone posteriore*  
*Calve adportas nuntium*  
*Nobis disparem, diuisum: huic seni senium et metum*<sup>16</sup>.  
 [...] <sup>19</sup> Pacuvius *Periboëa*  
*Metus, egestas, maeror, senium exiliumque et senectus*<sup>17</sup>.

« <sup>16</sup> Pomponius dans *Le Héraut suivant* :

“Tête chauve, va nous apporter une nouvelle dissemblable, différente : elle causera à ce vieillard *senium* et crainte”.

[...] <sup>19</sup> Pacuvius dans la *Periboëe* :

“Crainte, pauvreté, chagrin, *senium* et exil et vieillesse”. »

Écrit par Pomponius, auteur d'atellanes du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., le *Praeco posterior* est une pièce dont l'intrigue nous reste obscure<sup>18</sup>. Dans le vers cité par Nonius, le jeu étymologique est clair, et relevé par Claudia Squintu qui note dans son commentaire de Pomponius : « *Senium* è da ricollegarsi etimologicamente a *senex* e indica, propriamente, la condizione della vecchiaia e poi per metonimia *taedium* e *odium* », avant de citer notre passage de Nonius, qui vient en quelque sorte attester l'existence de ce jeu étymologique.

Le rapprochement *senium* – *senectus* est également lisible dans le vers de Pacuvius, poète tragique du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui se termine par *senectus*. Malgré les difficultés textuelles posées par l'emploi de ce terme et, rappelées par P. Schierl dans son édition<sup>19</sup>, on peut admettre que le terme employé est bien *senectus* (plutôt que *desertitas* ou *mendicitas*, que l'on trouve respectivement chez Ribbeck et Bücheler). Nonius semble ici constituer son étude de *senium* à partir de l'étymologie pour y revenir ensuite dans l'emploi qu'en font les poètes. Il s'agit

<sup>16</sup> Frg. 135-136 Ribbeck<sup>3</sup>.

<sup>17</sup> Frg. 203 Schierl = 301 Ribbeck<sup>3</sup>.

<sup>18</sup> SQUINTU 2006, p. 168 : « Rossbach crede che al centro di questa atellana vi fosse il motivo dell'antagonismo di un padre (*Pappus* detto *senica*) e di un figlio, innamorati della stessa giovane donna (e sposa di *Pappus*); da qui i vari tentativi del giovane per separare il padre della *noverca* con la complicità di un *praeco calvo*; diversamente per Romano vi sarebbe un *senex* innamorato di una donna che, inizialmente ritrosa, accetta infine di sposarlo; il figlio, però, cerca di contrastare le nozze ».

<sup>19</sup> SCHIERL 2006, p. 434.

donc pour lui d'étudier la *proprietas* des termes, ainsi que nous y invite le titre du traité.

L'explication du substantif *tricae*, « bagatelles », au lemme 19, par des synonymes *impedimenta*, « entraves » et *implicationes*, « embarras » comporte également un travail étymologique de la part de Nonius, et un jeu chez le satiriste Varron. Après une présentation du sens de *tricae*, Nonius explique le verbe *intricare*, « embrouiller », dont il présente ainsi l'origine :

19 Et INTRICARE impedire, morari, dictae quasi TRICAE, quod pullos gallinaceos involuant et impediunt capilli pedibus implicati

« 19 Et INTRICARE, empêcher, retarder. TRICAE a été ainsi nommé, parce qu'on enroule et entrave les poussins par les pieds avec des cheveux entortillés. »

Dans cette glose, Nonius explique le substantif *tricae*, « bagatelles, broutilles », par le grec θρίξ, τριχός, « cheveu », dont l'équivalent latin est ici employé, *capillus*<sup>20</sup>. Il donne ensuite cinq citations, du *Curculio* et de l'*Epidicus* de Plaute, des *Satires* de Lucilius et du *Demiurgus* de Turpilius et de l'*Epistola* d'Afranius. Il termine son explication par une citation de la satire *Gerontodidascalos* de Varron : *Putas eos non citius tricas tellanas quam id extricaturos*<sup>21</sup> ? Cette citation vient accompagner le raisonnement de Nonius Marcellus en montrant la parenté entre les deux termes, *tricas* et *extricaturos*, « qui forment une espèce de paronomase ou de parenté étymologique<sup>22</sup> », peut-être avec une valeur parodique ou satirique. Nonius conclut donc son lemme sur *tricae* par une citation qui vient marquer le lien entre *tricae* et *extricare*, qui constitue une sorte d'argument pour la justesse de son raisonnement.

<sup>20</sup> Il s'agit là de l'une des étymologies possibles de *tricae*. Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle*, l'explique pour sa part par la ville de *Trica*, dans un passage sur les villes d'Apulie : *Et urbes duas, quae in proverbii ludicrum uertere, Apinam et Tricam*, « et deux villes dont les noms passèrent dans une plaisanterie proverbiale, Apina et Trica » (*HN* 3, 104, trad. Zehnacker). La ville d'Apina a de fait aussi donné son nom à un nom commun, *apinae*, dont le sens est proche de celui de *tricae*, « bagatelles ». On trouve le terme chez Martial (premières attestations connues) : *Quaecumque lusi iuuenis et puer quodam / apinasque nostras, quas nec ipse iam noui, / male conlocare si bonas uoles horas / et inuidebis otio tuo, lector, / a Valeriano Pollio petes Quinto, / per quem perire non licet meis nugis*, « Tous ces badinages où se plurent jadis ma jeunesse et même enfance, ces bluettes dont moi-même j'ai presque perdu le souvenir si tu veux mal employer tes bonnes heures et si tu es ennemi de ton repos, lecteur, demande-les à Quintus Pollius Valerianus. C'est grâce à lui qu'il n'est pas loisible à mes bagatelles de périr » (*Ep.* 1, 113, trad. Izaac) ; *Sunt apinae tricaeque et si quid uilius istis*, « Ce sont là bagatelles et babioles, et n'importe quoi de moindre encore, s'il est possible » (*Ep.* 14, 1, 7, trad. Izaac).

<sup>21</sup> Frg. 198 Cèbe : « Tu penses qu'ils ne débrouilleront pas plus vite des embrouillements de Tellène que ce problème ? ».

<sup>22</sup> CÈBE 1980, p. 917.

Dans les différents cas étudiés, Nonius semble conduire son raisonnement d'une façon hypothético-déductive, c'est-à-dire en partant d'une proposition étymologique, ou plus généralement linguistique, générale avant d'en montrer la validité par une série d'exemples. Ces derniers viennent justifier l'énoncé de départ, ou bien en attestant du sens spécifique, propre ou métaphorique d'un mot, ou bien en utilisant dans la littérature, le lien étymologique donné par Nonius Marcellus. Il s'agit là de la démarche la plus fréquente de Nonius dans le *De proprietate sermonum*. Cependant, on constate à plusieurs reprises la mention de débats grammaticaux rapportés par Nonius.

### 1.2. Arguments pro et contra

Nonius Marcellus propose à plusieurs reprises différentes hypothèses étymologiques, généralement deux, dont il refuse ou complète la première. C'est une méthode d'analyse que l'on retrouve fréquemment chez d'autres commentateurs, ainsi que le souligne Muriel Lafond : « Le *Servius Danielis* tout comme Donat se réfère souvent à des interprétations différentes, la plupart du temps introduites par *alii dicunt* "d'autres disent que" ou *sunt qui accipiunt* "il en est qui interprètent". Servius livre aussi très fréquemment plusieurs explications pour l'étude d'un même passage, mais nomme quant à lui leurs auteurs avec une plus grande régularité<sup>23</sup> ». La constatation est la même avec Nonius Marcellus, qui porte quelquefois à notre connaissance des désaccords étymologiques.

L'étude au lemme 17 de *sartor*, « sarcleur », nous offre un exemple relativement clair de ce phénomène : *SARTORES dicti non solum a sarciendo, uerum etiam a sariendo*. Le balancement pourrait introduire ici une polyphonie, une réponse à un traité précédent, dont nous aurions perdu la trace. Après une citation des *Captifs* de Plaute, Nonius ajoute : *Et in subsequentibus aperuit*. Suivent deux citations, l'une qui est la suite de la précédente, et une autre de Varron. Ces deux citations viennent justifier l'étymologie que donne Nonius de *sartor*. La citation double de Plaute est la suivante :

<sup>2</sup> *Plautus Captiuis*

*Sartor satorque scelerum et messor maxume ?*

<sup>3</sup> *Et in subsequentibus aperuit*

*Non occatorem prius audebas dicere?*

*Nam semper occant priusquam sariunt rustici*<sup>24</sup>.

« <sup>2</sup> Plaute, dans les *Captifs* :

“Maître sarcleur, semeur, et surtout moissonneur de crimes ?”

<sup>3</sup> Et dans les vers suivants, il a montré :

“Tu ne pouvais pas dire herseur tout d'abord ? À la campagne, on herse toujours avant de sarcler”. »

<sup>23</sup> LAFOND 2012, p. 19.

<sup>24</sup> PLAUTE, *Captifs* 661-663 (trad. Ernout modifiée).



La séparation introduite par Nonius correspond à un changement de répliques, la première étant prononcée par Hégion et relevant d'un niveau métaphorique, la seconde par Tyndare et revenant au sens technique et rural des termes. Or nous sommes ici confrontés à un problème d'édition : le manuscrit utilisé principalement par A. Ernout pour son édition, le *Palatinus Vaticanus* (X-XI<sup>e</sup> s.) présente la leçon *sartorque*, alors que trois manuscrits plus récents, le *Vossianus Leidensis* (Q. 30, XII<sup>e</sup> s.), l'*Ambrosianus* (J 257 inf., XII<sup>e</sup> s.), le *Londinensis* (Mus. Britann., Reg. 15 C XI, XII<sup>e</sup> s.) ont, comme Nonius, la leçon *satorque*. La variation serait relativement minime, si Tyndare ne revenait précisément sur l'ordre dans l'énumération d'Hégion. Il place *sarire* en tête de liste, ce qui pourrait faire conclure à une leçon d'origine, *sator sartorque*.

Nonius complète cette remarque sur l'étymologie de *sartor* par une citation de la satire *Vinalia* de Varron, dont c'est le seul fragment connu :

<sup>4</sup> *Varro Vinalibus, περι ἀφροδισίων :*

*Etenim sic uide : utrum mercedem accipiis, qui meas uenit segetis ut sariat, an ego ab illo ? Sic ego, cum tuus sim sartor, si tu plus laboras quam ego do*<sup>25</sup>.

« <sup>4</sup> Varron, dans les *Vinalia*, sur les plaisirs de l'amour :

“Et de fait, vois ceci : lequel reçoit un salaire, celui qui vient biner mes champs, ou moi de lui ? Ainsi moi, puisque je suis ton bineur, si tu besognes plus que moi, je donne”. »

J.-P. Cèbe analyse ce fragment comme une métaphore sexuelle d'un client à une prostituée, reproduite pour s'en moquer par Varron. Le rapprochement étymologique entre *sarire* et *sartor* appartiendrait alors au « jargon approprié à la condition<sup>26</sup> » du client, qui essaie de faire une démonstration mais d'une façon grossière. Nonius ne mentionne rien ici qui puisse certifier ou infirmer l'hypothèse d'une métaphore à caractère obscène, puisqu'il insiste seulement sur l'activité du *sartor*, activité qui relève davantage du sarclage (*sarire*) que du raccommodage (*sarcire*), même si nous ne connaissons pas d'attestation ancienne du nom d'agent avec ce dernier sens. Nonius semble donc ici s'attacher à justifier l'étymologie de *sartor* en insistant surtout sur le lien à *sarire*, le verbe *sarcire* étant entièrement laissé de côté, quoique ce sens ne soit pas absolument rejeté.

Ce lemme sur *sartor* peut être rapproché d'une autre étude de Nonius, sur l'étymologie de *sarcinatrix*, « couturière » :

271. <sup>1</sup> *SARCINATRICIS non, ut quidam uolunt, sarcitricis, quasi a sarciendo, sed magis a sarcinis, quod plurimum uestium sumant.*

<sup>25</sup> VARRON, *Satires Ménippées*, frg. 564 (trad. Cèbe).

<sup>26</sup> CÈBE 1999, p. 2080.

<sup>2</sup> Varro Ὀνος λύρας: *Homines rusticos in vindemia incondita cantare, sarcinatricis in machinis*<sup>27</sup>.

« 271. <sup>1</sup> SARCINATRIX (couturière) ne vient pas, comme certains le veulent, de *sarcitrix*, comme de *sarcire*, “raccommoder” mais plutôt de *sarcinae*, “bagage”, parce qu’elles s’occupent d’une très grande quantité de tissus.

<sup>2</sup> Varron dans Ὀνος λύρας: “Que les gens de la campagne lors de la vendange, les raccommodeuses à leurs machines chantent des chants grossiers”. »

Ainsi que le montre J.-P. Cèbe, la satire Ὀνος λύρας, « L’âne de la lyre », portait sur la musique et sa décadence à l’époque de Varron<sup>28</sup>, et l’extrait cité ici évoquait la musique archaïque: « [Varron] souligne également, par le mot *incondita* qui traduit un jugement de valeur que les archaïques improvisations des ouvriers et des paysans étaient encore grossières, sans art<sup>29</sup> ». Nonius semble ici prendre part à un débat dont nous n’avons aucune trace, et s’appuyer sur les *Satires Ménippées* de Varron pour justifier l’étymologie qu’il propose de *sarcinatrix*. Les deux lemmes, sur *sartor* et *sarcinatrix* se répondent en raison de leur parenté lexicographique, mais aussi de la proximité de leur traitement par Nonius, qui semble prendre parti pour l’une des étymologies qu’il a rencontrées dans ses sources.

L’étymologie de *compes*, « entraves », est également l’objet de débats au lemme 106. Nonius Marcellus s’appuie sur plusieurs citations des *Satires Ménippées* pour justifier son exégèse :

106. <sup>1</sup> *COMPEDES non a pedibus dictae, sed ab impedimento.*

<sup>2</sup> *Varro Prometheo libero*

*Ego infelix non queam*

*Vim propulsare atque inimicum Orco inmittere ?*

*Nequequam saepe aeratas manuis compedes*

*Conor reuelleres*<sup>30</sup>.

<sup>3</sup> *Idem Flaxtabulis* περὶ ἐπαρχιδῶν

*Domo exeo, intro, et pedes corrigiis conpedio*<sup>31</sup>.

<sup>4</sup> *Idem Parmenone :*

*Lepusculi timentis, hoc quadrangulum*

<sup>27</sup> VARRON, *Satires Ménippées*, frg. 357 (trad. Cèbe). J.-P. Cèbe modifie ici le texte latin en raison de l’incompatibilité entre *sarcinatrices* et *machinae*, celles-là réparant à domicile les vêtements. Il établit, à la suite de K. Latte, le texte suivant: *sarcinatricis <in opere, pistricis> in machinis*, en raison du sens de *machina*, « appareil servant à fabriquer la farine ».

<sup>28</sup> CÈBE 1990, p. 1486: « L’enseignement à extraire de Ὀνος λύρας est donc à notre sens que Varron était favorable à la musique mais n’avait que mépris pour les musiciens de son temps et leur production décadente ».

<sup>29</sup> CÈBE 1990, p. 1514.

<sup>30</sup> Frg. 423 Cèbe.

<sup>31</sup> Frg. 175 Cèbe.

*Dedit Diana rete nexile, arcyas,  
uiscum fugai, lineamque compedam*<sup>32</sup>.

<sup>5</sup> *Idem Sesqueulixe : Quocumque ire uellemus, obuius flare. Ubi corpori  
aerinas conpedes inpositas video*<sup>33</sup>.

« 106. <sup>1</sup> COMPEDES vient non pas de *pedes*, “pieds”, mais d’*impedimentum*, “empêchement”.

<sup>2</sup> Varron dans *Prométhée libre* :

“Moi, infortuné, je ne pourrais pas repousser la violence et envoyer mon ennemi chez Orcus ? En vain souvent je m’efforce d’arracher les entraves de ma main”.

<sup>3</sup> Du même auteur, dans *Flaxtabulis*, sur le gouvernement des provinces :

“Je sors de chez moi, j’entre et j’attache mes pieds avec des courroies”.

<sup>4</sup> Du même auteur, dans *Parménon* :

“Pour le pauvre lièvre craintif, Diane a donné ces quatre armes : le filet long aux mailles nouées, les rets courts, la glu pour la fuite et la corde qui entrave”.

<sup>5</sup> Du même auteur, dans *Sesqueulixis* : “Où que nous voulions aller, il souffle en sens contraire. Quand je vois que des entraves d’air ont été mises à mon corps”.

Parmi ces quatre citations des *Satires ménippées*, les deux premières semblent jouer sur l’étymologie de *compedes*, mais en l’orientant dans un sens différent de celui donné par Nonius. Le grammairien semblait préférer rapprocher de *compedes* d’*impedimentum*, « empêchement ». Priscien, qui cite Nonius à plusieurs reprises, dira cependant le contraire : *a pede*<sup>34</sup>. On a donc l’impression de thèses contradictoires qui pourraient exister à propos de l’emploi de ce terme – quoique la perte de sources empêche d’établir une histoire plus précise de cette étymologie : est-il possible d’employer *compes* pour d’autres parties du corps que les pieds ? C’est ce que Nonius s’attache à établir dans les quatre citations qu’il propose dans ce lemme. Toutefois, si le grammairien refuse une dérivation trop rapide par *pes*, il fait un détour par *impedimentum*, qu’il dérive dans un lemme postérieur de *pes*, avec l’explication suivante :

280. <sup>1</sup> *EXPEDITI et INPEDITI ex una proprietate habent uocabuli causam, aut exolutis pedibus aut inligatis.*

<sup>2</sup> *Sisenna Histor. Lib. III : Inermos armat<i>, inpeditos expediti sine ullo suorum uulnere cunctos interficiunt*<sup>35</sup>.

<sup>32</sup> Frg. 386 Cèbe.

<sup>33</sup> Frg. 469 Cèbe.

<sup>34</sup> PRISCIEN, *Grammaire* 6, 56 (GLK 2, 241).

<sup>35</sup> Frg. 66 Chassignet. Martine Chassignet, dans son édition (CUF 2004) signale la difficulté d’identification du passage : peut-être s’agit-il de la fuite de l’armée de Cluentius vers Nole ou bien de la marche de Sex. Julius Caesar vers Firmum, au secours de Cn. Pompéius Strabon.

« 280. <sup>1</sup> *Expediti* et *impediti* tirent l'origine de leur nom d'une seule caractéristique : avoir les pieds ou bien déliés, ou bien liés.

<sup>2</sup> Sisenna, au livre 4 de ses *Histoires* : « Armés et sans bagages, ils tuent tous ceux qui étaient sans armes et alourdis par les bagages, et ce sans aucune blessure pour les leurs ». »

Le rapport antonymique entre *expeditus* et *impeditus* est bien souligné dans ce lemme par la citation de L. Cornelius Sisenna, historien du I<sup>e</sup> siècle avant J.-C., qui oppose de la même manière *inermi* et *armati*, ainsi que leur origine commune de *pedes*. Le lemme 106 n'est donc sans doute pas un refus strict de l'étymologie de *compes* par *pes*, mais plutôt une remarque d'ordre sémantique : *compes* pourrait désigner des entraves des pieds, mais pas seulement. C'est ce que montre le jeu étymologique de la satire « Prométhée libre », où sont rapprochés en fin de vers *manuis* et *compedes*, ce qui réactive l'étymologie de *compes*, que ne mentionne pas Jean-Pierre Cèbe dans son commentaire de cette satire. Le jeu étymologique se trouve renforcé par la mise en vis-à-vis du vers des *Flaxtabulae*, « Les Lois corrompues », où *pedes* et *compedio* sont rapprochés étymologiquement. Le style apparemment quotidien et négligé du vers se révèle être finalement plein de finesse, ainsi que le rappelle J.-P. Cèbe : « On reconnaît dans notre phrase la technique par accumulation qui caractérise les récits familiers. Le style des autres vestiges de la satire est également d'une bonhomie sans façon destinée à produire l'impression de spontanéité que Varron veut en général donner dans ses dialogues<sup>36</sup> ». Le jeu étymologique contribue alors peut-être chez Varron à donner une impression de simplicité au propos tenu, tout en maintenant une grande précision stylistique. Pour Nonius, cela permet de justifier l'explication qu'il propose de *compes* en donnant des exemples où le terme est complété par des noms de parties du corps, *manus* ou *pedes*. Le travail de Nonius, qui suit, ainsi que l'a établi la *lex Lindsay*, plusieurs glossaires et plusieurs recueils de sources, comporte donc des corrections ou des ajustements d'un lemme à l'autre, et nous permet ainsi de suivre plusieurs étapes de travail et de corrections successives, et donc un affinement progressif de certaines remarques terminologiques.

Un travail proche se retrouve au lemme 215, où Nonius analyse le sens d'*inuestis*, « sans vêtement, nu » et « jeune », en proposant une première étymologie, justifiée par un vers de Virgile, avant de proposer une étymologie qu'il juge meilleure.

215. <sup>1</sup> *INVESTES dicuntur inpuberes, quibus propter teneram nulla pars corporis pilat.*

<sup>2</sup> *Hoc et Aeneidos VIII uidetur sensisse Vergilius*

<sup>36</sup> CÈBE 1980, p. 815.

*Aurea caesaries ollis atque aurea uestis*<sup>37</sup>

<sup>3</sup> *Sed melius intelligi potest inuestes appellatos quasi a Vesta, id est in pudicitia et in castitate.*

« 215. <sup>1</sup> On appelle *inuestes* les impubères, qui, en raison de leur jeunesse, n'ont aucun poil sur le corps.

<sup>2</sup> Tel semble être aussi l'avis de Virgile en *Énéide* 8 :

“D’or est leur chevelure et d’or leur barbe”.

<sup>3</sup> Mais il peut être meilleur de comprendre qu'ils ont été appelés *inuestes*, pour ainsi dire, de Vesta, c'est-à-dire en état de pudeur et de chasteté. »

Nonius commence en accréditant une première explication, où n'apparaît pas explicitement une étymologie. Il soutient cette origine à partir d'une citation de Virgile, où *inuestis* n'apparaît pas, mais *uestis*. Le raisonnement de Nonius Marcellus est ici allusif, et c'est un commentaire de Festus, connu par Paul Diacre, qui peut nous éclairer : *Vesticeps puer, qui iam uestitus est pubertate; e contra inuestis, qui necdud pubertate uestitus est*<sup>38</sup>. Il s'agit donc d'un emploi métaphorique de *uestis* au sens de « barbe, marque de la puberté », à partir de l'expression *pubertate uestiri*, « revêtir la puberté ». *Inuestis* est opposé par Festus à *uesticeps*, à partir d'une métaphore : *pubertate uestiri*, qui désigne le moment de la puberté chez le jeune homme. C'est ainsi que Servius explique l'expression de Virgile *aurea uestis* : *AVREA VESTIS : hoc est barba : unde contra inuestes dicimus inberbes : unde est « tunc mihi prima genas uestibat flore iuventas »*<sup>39</sup>. Le rapprochement opéré par Nonius avec le vers de Virgile s'explique alors si l'on comprend *uestis* comme « barbe », et non comme vêtement. Nonius préfère alors toutefois proposer d'*inuestis* une seconde possibilité étymologique, par *Vesta*. L'emploi de *quasi* montre la métaphore contenue dans cette seconde possibilité étymologique, qui n'est pas justifiée par une citation. Il est donc difficile de savoir d'où vient cette hypothèse, de Nonius lui-même ou d'un autre grammairien. Cependant, si dériver *uestis* de *Vesta* n'est apparemment pas attesté ailleurs dans les textes latins, l'inverse se trouve dès Varron : *Tellurem, inquit Varro, putant esse ... Vestam, quod uestiatur herbis*<sup>40</sup>, qui attribue cette étymologie à d'autres

<sup>37</sup> VIRGILE, *Énéide* 8, 659 (trad. Perret modifiée). J. Perret traduit bien *uestis* par « vêtement ».

<sup>38</sup> P. 368 : « On appelle *uesticeps* le jeune homme qui a déjà revêtu la puberté, et au contraire, *investis* celui qui n'a pas encore revêtu la puberté ».

<sup>39</sup> SERVIUS, *Ad Aen.* 8, 659 : « *Aurea uestis*, c'est-à-dire la barbe. C'est pourquoi nous appelons au contraire les imberbes *inuestes*. C'est pourquoi il y a “Alors la jeunesse me revêtait les joues d'une première fleur” ».

<sup>40</sup> Chez AUGUSTIN, *Cité de Dieu* 7, 24 : « Ils pensent, dit Varron, que la terre est Vesta, parce qu'elle serait revêtue d'herbe ».

grammairiens<sup>41</sup>. C'est sans doute à ce raisonnement que fait référence Nonius, même s'il ne prend pas le temps de le développer.

Quelques lemmes plus loin, Nonius donne à nouveau son choix entre deux étymons de *ludibrium*, « moquerie, dérision ».

219. <sup>1</sup> *LVDIBRIA proprietatem trahunt a leui ac sine pondere et contemnendo, aut, quod magis uerum est, ludicro.*

<sup>2</sup> *Vergilius lib. VI*

*Foliis tantum ne carmina manda,  
ne turbata volent rapidis ludibria ventis*<sup>42</sup>.

« 219. <sup>1</sup> Les LVDIBRIA tirent leur désignation de leur importance légère, sans poids et méprisable, ou, ce qui est plus vrai, de *ludicrum*, “jeu”.

<sup>2</sup> Virgile, au livre 6 :

“Seulement ne confie pas tes révélations à des feuilles, de peur qu'en désordre elles ne volent, moquées des vents ravisseurs”. »

Nonius présente ici deux explications de *ludibria*, dont seule la seconde semble avoir un caractère étymologique, en rapprochant *ludibria* de *ludicrum*. L'expression *quod magis uerum est* traduit ici la préférence de Nonius pour l'une des deux explications, sans que le grammairien commente ailleurs *ludibrium*. Chez Virgile, ce terme n'apparaît que dans ce vers, et, s'il n'est pas commenté par Servius, il est considéré par Donat comme relevant d'un registre élevé<sup>43</sup>. Une remarque des *Adnotationes super Lucanum* 7, 380, peut éclairer la remarque de Nonius :

« *Ludibrium s[oceri]* » *id est ut a Caesare ludibrio habeatur, sicut Virgilius de foliis ait ne - uentis.*

« *Moquerie de son beau-père* : c'est-à-dire qu'il sera moqué par César, de même que Virgile dit des feuilles : “de peur qu'en désordre elles ne volent, moquées des vents ravisseurs”. »

Le commentateur de Lucain fait référence au même vers de Virgile que Nonius, pour le comparer avec celui qu'il explique. Le vers de l'*Énéide* semble donc servir de référence pour désigner une chose de peu de poids, jouet des vents ou risée de ses adversaires. La première explication de Nonius est purement sémantique et s'appuie sur le dernier terme du vers, *uentis*, alors que la seconde

<sup>41</sup> On retrouve cette étymologie, quoique de façon plus vague, chez SERVIUS, *Ad Aen.* 1, 292 : *Vesta ... dicta... quod uariis uestita sit rebus.* « Vesta a été appelée parce qu'elle serait vêtue de choses variées ».

<sup>42</sup> VIRGILE, *Énéide* 6, 74-75 (trad. Perret).

<sup>43</sup> DONAT, *Ad Hec.* 149 : *EAM LUDIBRIO HABERI honesto uerbo et pudoris pleno est usus,* « Elle est moquée : Térence a utilisé un mot noble et plein de retenue ».

est étymologique, *uerum* y serait alors employé comme équivalent du grec ἔτυμος, à l'origine de « étymo-logie ».

C'est également à propos de Virgile que Nonius Marcellus cite un débat sur le sens de *bidentes*.

259. <sup>1</sup> *BIDENTES* qui aestimant ob eam causam oues a Vergilio<sup>44</sup> dictas, quod duos dentes habeant, pessime ac uitiose intellegunt.

<sup>2</sup> Nam nec duos dentes habent, et hoc quidem et genus monstri est.

<sup>3</sup> Et melius intellegi potest, si biennis dixerit auctoritate Pomponius in Atellana

Mars, tibi uoueo facturum, si umquam redierit,

Bidenti verre<sup>45</sup>.

<sup>4</sup> Laberius in Paupertate

Visus hac nocte bidentis propter uiam

Facere<sup>46</sup>.

<sup>5</sup> Et Nigidius Figulus dicit *BIDENTAL* uocari, quod bimae immolentur<sup>47</sup>.

« 259. <sup>1</sup> *Bidentes* : Ceux qui estiment que les brebis ont été appelées ainsi par Virgile parce qu'elles auraient deux dents, comprennent très mal et de travers.

<sup>2</sup> Car elles n'ont pas deux dents, ou alors il s'agit d'une sorte de monstre.

<sup>3</sup> Et l'on peut mieux comprendre *biennis*, si Pomponius dit avec autorité, dans une atellane :

“Mars, je fais vœu, si jamais il revient, de t'honorer du sacrifice d'un verrat de deux ans”.

<sup>4</sup> Laberius dans *La Pauvreté* :

“Cette nuit il m'a semblé faire le sacrifice d'un animal de deux ans pour mon voyage”.

<sup>5</sup> Et Nigidius Figulus dit qu'on parle de *bidental* [petit édifice], parce que des brebis de deux ans [*bimae*] sont immolées. »

Le problème que soulève ici Nonius concerne ici le sens de *bidentes*. Il fait état d'un débat sur le sens de l'adjectif en concluant sur la position de Nigidius Figulus qui interprète *bidental* comme une notation de l'âge de la bête sacrifiée, plutôt qu'une remarque sur son nombre de dents. La première explication donnée, portant sur les deux dents des brebis, est également rapportée par Aulu-Gelle, qui consacre un chapitre entier au problème<sup>48</sup>. Son étude de *bidens* se présente à partir d'une anecdote située dans la ville de Brindes. La rencontre d'un pédant ignorant occasionne de la part du narrateur une série de questions : la première consiste à le

<sup>44</sup> VIRGILE, *Énéide* 12, 170.

<sup>45</sup> Frg. 51-52 Ribbeck<sup>3</sup>.

<sup>46</sup> Frg. 46 Panayotakis.

<sup>47</sup> *GRF* 176, 39<sup>a</sup>.

<sup>48</sup> AULU-GELLE, *Nuits attiques* 16, 6.

prendre en défaut sur le type d'animal appelé *bidens* : il ne s'agit pas, comme le croit le *nebulo*, des brebis seulement, ainsi que le prouve Pomponius, qui parle d'un verrat *bidens* – la citation de Pomponius est également citée par Nonius. Le narrateur demande ensuite au professeur l'origine de l'expression et se moque de ce qu'il pense que les brebis puissent n'avoir que deux dents. C'est la fin de l'anecdote telle que nous la raconte Aulu-Gelle, qui commence alors un savant exposé sur les différentes interprétations proposées de *bidens*.

Son analyse part de la remarque de l'érudite pythagoricien du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., Nigidius Figulus, qui avait composé un *De extis*, « Sur les entrailles », qui montrait que *bidentes* avait le sens de *bimae*, c'est-à-dire que les bêtes sacrifiées avaient deux ans, et non deux dents. C'est le droit pontifical que cite Aulu-Gelle qui lui permet de pousser plus avant sa réflexion : le terme ancien n'est pas *bidentes*, mais *bidennes*, « de deux ans » :

*Sed, quod ultro existumabamus, id scriptum inuenimus in commentariis quibusdam ad ius pontificum pertinentibus, bidennes primo dictas d littera immissa quasi biennes, tum longo usu loquendi corruptam uocem esse et ex bidennibus bidentes factum, quoniam id uidebatur esse dictu facilius leniusque.*

« Mais, comme nous le pensions de nous-même, nous avons trouvé écrit dans certaines notes concernant le droit pontifical qu'on les a dites d'abord *bidennes* (de deux ans) avec introduction d'un d, puis que le mot s'était corrompu à la suite d'un long usage et de *bidennes* on a fait *bidentes* parce qu'il paraissait plus facile à prononcer et plus doux. » (trad. Y. Julien)

La justification de l'évolution du nom tient donc, selon Aulu-Gelle, à une question d'euphonie. C'est la première hypothèse proposée par le savant compilateur, celle qu'il semble approuver. Il mentionne toutefois une deuxième possibilité, où *bidens* est bien le terme ancien, mais fait référence aux deux dents plus hautes que les autres qu'avaient les brebis. Il attribue cette explication à Hygin, sans lui donner tout son crédit, alors que c'est aujourd'hui le sens généralement retenu<sup>49</sup>.

Le raisonnement de Nonius Marcellus est proche de celui d'Aulu-Gelle, même s'il s'en distingue par sa concision et sa structure. Le point de départ est identique : le même vers de l'*Énéide* est l'objet de débats et de questions<sup>50</sup> pour

<sup>49</sup> Yvette Julien, dans la note de son édition, remarque que c'est pourtant l'hypothèse la plus vraisemblable, le mouton ayant des incisives plus longues et larges que ses autres dents. Elle rejette catégoriquement l'hypothèse phonétique. C'est la solution que retient également FORDYCE 1977, p. 78 : « Bidens is the ritual term for a two-year-old sheep, not because it has only two teeth ... but because ruminants at that age acquire their first two permanent teeth, which stand out prominently among the surviving milk-teeth ».

<sup>50</sup> JOLIVET 2014, p. 21 : « La pratique des *quaestiones [uergilianae]* fit en effet instantanément fortune, sur le modèle de ce qui s'était passé pour Homère durant des siècles de questionnement critique, dans la philologie virgilienne naissante et les commentaires de Servius en préservent des traces assez nombreuses ».



les grammairiens<sup>51</sup>. Les deux érudits rejettent l'idée que la brebis n'a que deux dents, et soulignent qu'il s'agirait d'un prodige. La référence à une atellane de Pomponius est également identique, ainsi que l'absence de titre de cette comédie. Seulement Aulu-Gelle précise bien qu'il s'agit de préciser que *bidens* ne s'applique pas seulement au mouton, alors que Nonius ne commente pas cette citation : elle semble servir de pivot à son interprétation pour montrer la caducité de l'étymologie par *dens*, ainsi que le vers de Labérius<sup>52</sup>, poète du premier siècle avant J.-C. Nonius rapporte également l'analyse de Nigidius Figulus, mais sans apporter les résultats de recherches personnelles. C'est cependant la même thèse que les deux érudits semblent accrédi-ter, celle d'une évolution de *biennes* ou *bidennes* vers *bidentes*, par suite d'une mauvaise interprétation du terme. D'une manière certes moins précise, mais pourtant parallèle, Nonius Marcellus nous résume l'histoire des débats sur ce terme, issu de la langue pontificale. Costas Panayotakis insiste davantage sur les différences entre les deux exposés, avant de conclure :

Nonius, drawing heavily probably from Gellius, intends to explain that *bidens* = *biennis* (that is why he includes this discussion in the section of his treatise entitled "De proprietate sermonum"). However, he conflates a compressed account of the origin of the word *bidentes* with one passage from Pomponius and one from Laberius, both of which are irrelevant to the main point he is trying to make; the inclusion of the extract from Pomponius in Gellius' account, on the other hand, makes perfect sense because it is used as evidence that the term *bidentes* can also refer to sacrificial animals other than sheep<sup>53</sup>.

L'éditeur de Laberius ne fait pourtant pas droit au fait que la citation du *Paupertas* n'apparaisse pas chez Aulu-Gelle, et ou bien constitue une innovation de Nonius, ou bien est issue d'une autre source, inconnue, mais que l'étude de la *lex Lindsay* sur la manière de procéder de Nonius pourrait expliquer. Le lemme 259 est l'un des rares où Nonius semble prendre le temps de développer un débat étymologique, et de justifier les différentes possibilités par des citations poétiques, peut-être en reprenant Aulu-Gelle. Quoique les références soient généralement clairsemées ou elliptiques, on voit bien que Nonius maîtrise les débats étymologiques fréquents dans les exégèses poétiques ou les commentaires plus généraux, peut-être même thématiques, si l'on songe à l'organisation du *De Lingua Latina* de Varron. Son objectif n'est toutefois pas de faire une histoire des débats qui pouvaient avoir cours, et il reste quelquefois difficile de goûter toute la

<sup>51</sup> Alors qu'il ne s'agit pas d'un hapax virgilien (*Énéide* 4, 56 ; 5, 94 ; 6, 33 ; 7, 92 ; 8, 541 ; 12, 161 ; *Géorgiques* 2, 354 ; 2, 397).

<sup>52</sup> Le mime *Paupertas* ne nous est connu que par trois fragments, tous chez Nonius (celui-ci et deux autres cités dans le *De indiscretis generibus per litteras* (III), lemmes 14 (212.5 M = 312.5 L) et 17 (212.19 M = 313.18 L)).

<sup>53</sup> PANAYOTAKIS 2010, p. 324.

saveur des raisonnements du grammairien. L'étymologie poétique sert d'appui à la réflexion, à la fois comme sa source, l'origine du questionnement, et comme un argument pour l'orienter et la nourrir.

Les sources des remarques de Nonius apparaissent donc en filigrane dans ses développements lexicographiques. Même si Nonius ne nous donne pas à lire le commentaire suivi d'une œuvre, contrairement, par exemple, à Servius, qui reprend les principes de l'exégèse grecque, il semble connaître ce modèle, dont le procédé semble exactement inverse : Nonius part de termes qu'il explique par les poètes, Servius part d'un poète, en l'occurrence Virgile, qu'il s'efforce d'expliquer. Plus précisément, on a à plusieurs reprises l'impression que Nonius Marcellus choisit ses lemmes en fonction de son premier exemple, selon le principe qualifié par Jacques Fontaine de « scolie retournée<sup>54</sup> », qui consiste à prendre pour exemple le vers ou la phrase qui a servi à la définition de la règle mise en avant. Les débats dont Nonius se fait l'écho en sont une illustration : Nonius adapte des *quaestiones* typiques des écoles de rhétorique au format qu'il a choisi pour son traité lexicographique, avec une différence toutefois : alors que Servius cite surtout les quatre auteurs canoniques, Virgile, Salluste, Térence et Cicéron, Nonius privilégie Varron, Plaute, Lucilius et Cicéron.

### 1.3. L'usage d'Homère

Contrairement, par exemple, à Servius qui semble ne jamais citer directement Homère, Nonius recourt plusieurs fois à des citations homériques, généralement pour expliquer des termes d'origine grecque, ou pour confronter le latin au grec, comme le souligne Elena Zaffagno : « La sua presenza testimonia non solo il comprovato bilinguismo dell'autore, ma anche una precisa volontà di confronto fra le due "langue" per arricchire l'esegesi, confronto talora facile e scoperto, talora invece costruito e voluto con indicazioni dotte, proprie di un lessicografo che, in alcuni casi, vuole apparire non solo erudito, ma anche raffinato<sup>55</sup> ». Plus précisément, les citations d'Homère ne viennent généralement pas dans le *De proprietate sermonum* justifier une étymologie ou préciser une dérivation, mais elles ont principalement trait aux métaphores présentes dans le lexique latin. En fait, Homère est présenté comme une caution des sens propres, lorsque Nonius Marcellus s'attache aux sens figurés latins. Ainsi est-ce le cas pour *bardus*, « lent d'esprit », où Nonius cite deux vers de l'*Iliade*.

25. <sup>1</sup> *BARDUM est ui propria et ingenio tardum; nam Gr<a>eci βαρδεις tardos dicebant.*

<sup>2</sup> *Homerus Iliados XXIII*

Βάρδισται μὲν γάρ οἱ ἔσαν καλλίτριχες ἵπποι,

<sup>54</sup> FONTAINE 1983, p. 582 et 779.

<sup>55</sup> ZAFFAGNO 2003, p. 63.

ἥκιστοις δ' ἦν αὐτὸς ἐλαυνόμεν ἄρμ' ἐν ἀγῶνι<sup>56</sup>.

<sup>3</sup> *Plautus Persa*

*Nimis tandem me quidem pro barda et pro rustica*

*Reor habitam esse abs te<sup>57</sup>.*

« 25. <sup>1</sup> BARDUS, c'est au sens propre et psychologique "lent", car les Grecs appellent βαρδεῖς les lents.

<sup>2</sup> Homère, en *Iliade* 23 :

« Ses chevaux aux belles crinières sont les moins rapides, et lui-même est le plus lent à pousser son attelage dans la lice ».

<sup>3</sup> Plaute, dans le *Perse* :

« Vraiment, à la fin, je trouve que tu m'as jugé trop gourde et par trop simple ». »

L'adjectif *bardus* est déjà rapproché du grec βαρδύς, doublet homérique de βραδύς, par Festus<sup>58</sup>, mais la citation d'Homère semble ne pas venir de l'encyclopédiste. Homère permet ici à Nonius de justifier l'emprunt au grec, de même que la citation du *Perse* montre l'emploi de *bardus* avec un sens psychologique. L'usage d'Homère a ici une double valeur : morphologiquement, l'adjectif *bardus* est présenté comme un emprunt au grec homérique βαρδύς ; sémantiquement, Nonius montre ici que l'adjectif avait au départ un sens propre avant d'acquiescer un sens figuré, déjà présent chez le poète comique Aristophane<sup>59</sup>. Homère a par conséquent ici le rôle de caution linguistique, confirmant l'antiquité et le sens premier d'un mot.

L'étude au lemme 60 des deux substantifs *nebulo*, « vaurien », et *tenebrio*, « malfrat », est étoffée par une série de sept citations de poètes, dont Homère.

60. <sup>1</sup> *NEBULONES et TENEBRIONES dicti sunt, qui mendaciis et astutiis suis nebulam quandam et tenebras obiciant aut quibus ad fugam et furta haec erant accommodata et utilia. [...]*

<sup>3</sup> *Lucilius Satyrarum lib. XIII*

*Publius Pauus mihi Tuditanus quaestor Hibera*

*In terra fuit, lucifugus, nebulo, id genus sane<sup>60</sup>. [...]*

<sup>7</sup> *Quod Homerus confirmat Iliados III*

Εὗτ' ὄρεος κορυφῆσι νότος κατέχευεν ὀμίχλην

Ποιμέσιν οὔτι φίλην κλέπτῃ δέ τε νυκτὸς ἄμεινον<sup>61</sup>. [...]

<sup>56</sup> HOMÈRE, *Iliade* 23, 530-531.

<sup>57</sup> PLAUTE, *Perse* 169 (trad. Ernout).

<sup>58</sup> PAUL-DIACRE, p. 34, 3-4 L : *Trahitur autem a Graeco, quod illi βαρδύς dicunt*, « Le mot est tiré du grec, parce que ceux-ci disent βαρδύς ».

<sup>59</sup> Par exemple, dans les *Nuées* 129 (dans la bouche de Strepsiade) : Πῶς οὖν γέρον ὦν κάπιλήσμων καὶ βραδύς / λόγων ἀκριβῶν σκινδαλάμους μαθήσομαι; « Comment donc, vieillard sans mémoire, à l'esprit lent, apprendrai-je les finesses des raisonnements précis ? » (trad. Van Daele).

<sup>60</sup> LUCILIUS, *Satires* 14, 11 (trad. Charpin).

« 60. <sup>1</sup> On a appelé *nebulones* et *tenebriones* ceux qui s'enveloppent d'une sorte de nuage et de ténèbres par leurs mensonges et roueries, ou qui les employaient et utilisaient pour s'enfuir ou pour voler. [...]

<sup>3</sup> Lucilius au livre 14 des *Satires* :

“Publius Pavus Tubitanus, que j'ai connu comme questeur sur la terre d'Hibérie, était ennemi du jour, ami des ténèbres, et tout ce qui s'ensuit”. [...]

<sup>7</sup> Ce qu'Homère confirme au chant 3 de l'*Iliade* :

“Sur les cimes d'un mont, le Notos souvent répand un brouillard, odieux aux bergers, au voleur en revanche plus favorable que la nuit”. [...]

Ce lemme de Nonius explique le sens de deux substantifs péjoratifs à partir d'une exégèse étymologique. Festus<sup>62</sup> nous apprend que l'étymologie de *nebulo* par *nebula* se trouvait déjà chez Aelius Stilo, maître de Varron et de philosophie stoïcienne. Quant à *tenebrio*, nom d'agent d'emploi très rare, le travail de Nonius sur ce terme est le seul que nous ayons conservé.

Nonius propose deux explications des termes, qui sont en fait deux interprétations d'une même étymologie, par *nebula* et *tenebrae*, rapprochés en raison de leur parenté sémantique et de la proximité de leur histoire, et consacre trois citations à *nebulo* et deux à *tenebrio*. Seule la première citation de Lucilius peut constituer un jeu étymologique en raison de *lucifugus*, « qui fuit la lumière », employé ici comme un synonyme de *tenebrio*, réactivant ainsi l'origine du terme. La coupe hephthémimère, située entre *lucifugus* et *nebulo* vient marquer ici le jeu étymologique.

Nonius explicite ensuite l'origine de la métaphore grâce à la garantie apportée par Homère. Il s'agit d'un témoignage de l'*auctoritas* étudiée par Giuseppina Baraboni : « Secondo il grammatico, proprio sul fondamento del principio dell'*auctoritas*, dovrebbero provare la correttezza di un determinato uso<sup>63</sup> ». Les deux vers d'Homère viennent confirmer la plausibilité de l'origine des deux termes : Homère atteste que l'obscurité est favorable aux voleurs. Les deux vers cités constituent une maxime générale sur le brouillard<sup>64</sup>, afin de justifier la métaphore présente dans *nebulo* et *tenebrio* : les nuages et le brouillard

<sup>61</sup> HOMÈRE, *Iliade* 3, 10-11 (trad. Mazon).

<sup>62</sup> FESTUS (p. 165 Lindsay = GRF 63, 20) : *Nebulo dictus est, ut ait Aelius Stilo, qui non pluris est, quam nebula, aut qui non facile perspicui possit, qualis sit, nequam nugator*, « On a appelé *nebulo*, comme le dit Aelius Stilon, celui qui ne vaut pas plus qu'un nuage ou dont on ne peut voir facilement la qualité, un vaurien et une canaille ».

<sup>63</sup> BARABONI 2003, p. 83.

<sup>64</sup> Les deux vers sont commentés de la manière qui suit dans les *Scholies à l'Iliade*, c'est-à-dire comme une expérience concrète du brouillard sur les montagnes : Ὅποτε ὁ νότος ταῖς τοῦ ὄρους κορυφαῖς κατέχεεν ὀμίχλην τοῖς μὲν ποιμέσιν οὐ προσφιλή, τῷ δὲ κλέπτη νυκτὸς κρείσσονα, τότε ἐπὶ τοσοῦτον δύναται τις βλέπειν, ὅσον ἐστὶ λίθου βολῆς διάστημα, ἄμεινον δὲ τὸ πρότερον. (p. 356-357, éd. Erbse), « Chaque fois que le Notus recouvre les sommets de la montagne d'un brouillard hostile aux troupeaux, mais plus profitable au voleur de la nuit, alors on ne peut voir qu'à la distance d'un jet de pierre, mieux ce qui est devant ».

sont favorables aux voleurs, ce qui explique qu'ils aient donné leur nom aux voleurs ou aux vauriens. Ce n'est donc pas l'étymologie qui est confirmée par Homère, mais le rapprochement des termes, au profit de la deuxième explication donnée par Nonius. Les termes commentés par Nonius Marcellus n'ont pas d'équivalent exact chez Homère, mais les poèmes homériques attestent du bienfondé des deux métaphores dans le vocabulaire latin.

Ce lemme de Nonius à propos de deux synonymes, *nebulo* et *tenebrio*, propose donc une étymologie pour chaque nom d'agent, avec deux explications possibles pour leur proximité sémantique et leur formation parallèle. La référence à Homère vient garantir (*confirmare*) la proposition de Nonius, et prouver la justesse de la métaphore de l'obscurité pour désigner les voleurs. Le jeu étymologique de Lucilius ainsi que les autres vers cités sont donc à leur place, et correspondent au sens métaphorique des deux termes. Homère n'est pas convoqué ici pour sa connaissance non pas lexicographique, mais psychologique.

Le recours à Homère intervient au lemme 245 dans un contexte similaire. Il s'agit de l'analyse de *fures*, « voleurs », dérivé étymologiquement par Nonius, qui suit ici explicitement le travail de Varron<sup>65</sup>, de *furuus*, « obscur, sombre », au motif que les vols se commettent plus facilement de nuit. Un vers de l'*Iliade* est alors avancé par Nonius afin de justifier le fait que l'obscurité favorise les larcins : Κλέπτη δέ τε νυκτός ἄμείνον<sup>66</sup>. Là encore, Homère n'est pas cité comme un grammairien, mais pour son usage de sentences et de maximes à caractère général, qui expliquent l'adéquation du nom avec la réalité qu'il désigne. C'est en tant qu'il a représenté avec précision et justesse le monde humain que les

<sup>65</sup> VARRO, *Rerum divinarum* 14 (Aulu-Gelle, 1, 18, 4 = GRF 235, 131) : *Furem ex eo dictum quod fur<u>um atrum appellauerint et fures per obscuras noctes atque atras facilius furentur*, « Fur [voleur] a été appelé ainsi parce qu'on a appelé le noir *furuum*, et que les voleurs opèrent plus facilement dans les nuits obscures et sombres ». Aulu-Gelle, au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., citait également cette étymologie pour la critiquer (*Nuits attiques* 1, 18, 4-6) : *Sed in posteriore eiusdem libri parte furem dicit [Varro] ex eo dictum, quod ueteres Romani 'furuum' atrum appellauerint et fures per noctem, quae atra sit, facilius furentur. Nonne sic uidetur Varro de fure, tamquam L. Aelius de lepore ? Nam quod a Graecis nunc κλέπτης dicitur, antiquiore Graeca lingua φῶρ dictus est. Hinc per adfinitatem litterarum, qui φῶρ Graece, est Latine fur. Sed ea res fugeritne tunc Varronis memoriam, an contra aptius et cohaerentius putarit, furem a furuo, id est nigro, appellari, in hac re de uiro tam excellentis doctrinae non meum iudicium est*, « Mais dans la dernière partie du livre, il déclare que *fur*, le voleur, vient de ce que les anciens Romains appelaient le noir *furuum* ; et que les voleurs, *fures*, opèrent plus facilement dans la nuit, qui est noire. N'en est-il pas de Varron sur *fur* comme de Lucius Aelius sur *lepus* ? Ce que les Grecs appellent maintenant κλέπτης, la langue grecque un peu ancienne le disait φῶρ. De là, vue la parenté des voyelles, ce qui était φῶρ en grec est devenu *fur* en latin. Mais cela a-t-il échappé à la mémoire de Varron ? ou a-t-il une théorie conséquence et cohérente selon laquelle *fur* vient de *furuum* qui veut dire noir ? Je ne saurais en décider alors qu'il s'agit d'un homme d'un si éminent savoir » (trad. Marache).

<sup>66</sup> HOMÈRE, *Iliade* 3, 246 : « Et au voleur plus favorable que la nuit ».

grammairiens peuvent s'appuyer sur lui pour l'étymologie, l'un des moyens d'accès à la vérité des choses.

Une utilisation comparable d'Homère pour justifier un terme latin se retrouve dans l'analyse, au lemme 305, du substantif *calo*, « palefrenier », dont Nonius, à la suite de Verrius Flaccus ou de Festus notamment<sup>67</sup>, tire le nom de κᾶλον, « bois ». Nonius cite alors Homère : ἐπι δὲ ξύλα πόλλ'ὑπέθεντο<sup>68</sup>, « ils ramassèrent beaucoup de bois », pour prouver que la fonction des valets est bien de s'occuper de la corvée de bois. Ainsi que le souligne Giuseppina Barabino à propos des citations de l'*Odyssée* chez Nonius, « Le citazioni dell'*Odissea* non interessano al grammatico in se stesse, ma sono da lui utilizzate per spiegare l'origine e il significato di un vocabolo latino (*depsere*, *pauci* contrapposti a πᾶσιν) o per chiarire un verso virgiliano (*Aen.* 4, 697)<sup>69</sup> ». Nonius utilise donc Homère afin de préciser un sens ou l'origine d'un terme, son *auctoritas* permet d'attester la valeur d'une dérivation ou d'une métaphore.

Un cas un peu à part est celui du lemme 246, fondé uniquement sur le grec, et en particulier sur Homère. Nonius fait ici du grec le cœur de son explication lexicographique, en reprenant très probablement le texte d'Aulu-Gelle.

246. <sup>1</sup> *VENTORUM proprietates et uocabulorum significationes nobilium philosophorum quaesitas, has apertissimas potuimus inuenire.*

<sup>2</sup> *EURUM dictum, ἀπὸ τῆς ἠοῦς ῥέοντα quod flatus eius ab oriente sit hiemali.*

<sup>3</sup> *AUSTRUM, qui Graece Νότος dicitur, ab umore et nebula, quod νότος Graece, umor Latina interpretatione dicatur ac sit is uentus sudoris effector, ut est Homeri*

Κατὰ δὲ νότιος ῥέειν ἰδρώς<sup>70</sup>.

<sup>4</sup> *CIRCIUM, a turbine ac uertigine. BOREAM, hoc est Aquilonem, ἀπὸ τῆς βοῆς, quod sonorus sit et procellosus.*

<sup>5</sup> *Homerus :*

Καὶ βορέης αἰθρηγενέτης, μέγα κῦμα κυλίνδων<sup>71</sup>

<sup>6</sup> *In alio loco :*

Οὔτε θαλάσσης κῦμα τόσον βοάει ποτὶ χερσὸν,

Ποντόθεν ὀρνύμενον πνοιῇ Βορέω ἀλεγεινῆ<sup>72</sup>.

<sup>67</sup> PAUL DIACRE, p. 62, 2 L : *Calones militum serui dicti, quia lineas clauas gerebant, quae Graeci κᾶλα uocant*, « On a appelé *calones* les esclaves des soldats, parce qu'ils s'occupaient des bouts de bois que les Grecs appellent κᾶλα ».

<sup>68</sup> HOMÈRE, *Iliade* 8, 547 : « Ils ramassèrent beaucoup de bois ».

<sup>69</sup> BARABINO 1993, p. 13.

<sup>70</sup> HOMÈRE, *Iliade* 11, 811 (trad. Bérard).

<sup>71</sup> HOMÈRE, *Odyssée* 5, 296 (trad. Bérard).

<sup>72</sup> HOMÈRE, *Iliade* 14, 394-395 (trad. Bérard).

« 246. <sup>1</sup> Quant aux propriétés des vents et à la signification de leurs noms selon d'illustres philosophes que nous avons cherchées, nous avons pu en trouver de très claires.

<sup>2</sup> On appelle l'Eurus "soufflant depuis le levant", parce que son souffle vient de l'Orient en hiver.

<sup>3</sup> L'Auster, qui s'appelle en grec le Notus, vient de *umor* et *nebula*, parce qu'il s'appelle en grec νότος et dans sa traduction latine *umor* comme si ce vent causait de la sueur, comme dans ce vers d'Homère : "La sueur ruisselle à flots".

<sup>4</sup> Le Cers, de *turbo ac uertigo*. Le Borée, c'est-à-dire l'Aquilon, "du cri [boê]", au motif qu'il est bruyant et tempétueux.

<sup>5</sup> Homère :

"Et le Borée qui naît dans l'azur et qui fait rouler la grande houle".

<sup>6</sup> À un autre endroit :

"Ni le flot de la mer ne crie aussi fort en heurtant la terre quand, de tous côtés, il se lève au souffle du cruel Borée". »

Il s'agit ici d'étudier le nom de plusieurs vents, l'Eurus, l'Auster, le Cers et du Borée. Le Cers, qui désigne probablement le mistral, est le seul à n'être pas homérique, mais sans doute employé ici pour désigner le Zéphyr, qui est aussi un vent d'ouest. Nonius semble mal à l'aise avec cette étymologie, dont il propose une explication peu claire<sup>73</sup>. Deux hypothèses peuvent être formulées : ou bien Nonius, à la suite d'Aulu-Gelle, pense au grec κίρκος, doublet de κρίκος, « cercle, anneau », quoique jamais attesté au sens de « tourbillon », ou bien à κίρνημι, « mêler », auquel cas on explique *turbo* comme *uertigo*, mais ces deux expressions ne semblent jamais associées au Zéphyr chez Homère ; ou bien qu'il s'agit plus vaguement d'une référence à la violence du Zéphyr, et donc à des expressions homériques comme μέγα κῶμα κυλίνδων, « qui roule une grande vague » (*Od.* 5, 295) ou μεγάλη σὸν λαίλαπι θύων, « qui souffle dans un grand ouragan » (*Od.* 12, 408).

Pour les trois autres vents, Nonius fait explicitement référence à du grec, même si dans le cas de l'Eurus, il ne cite pas Homère, tout comme le faisait Aulu-Gelle, que reprend probablement Nonius. Dans le cas du Notus, Nonius montre la proximité qui existe entre Νότος et νότιος, « humide ». Dans le cas du Borée, Nonius justifie chacune de ses remarques par une citation homérique : la remarque étymologique est complétée par l'association homérique entre βοῶν et Βορέας ; l'affirmation géographique est démontrée par le lien établi par Homère entre ce vent du Nord et la houle marine. Le grammairien semble donc s'attacher à un double travail : montrer la justesse des noms sur le plan du signifiant et du signifié, c'est-à-dire de l'étymologie et des réalités décrites.

<sup>73</sup> La formulation est exactement la même chez Aulu-Gelle, *Nuits attiques* 2, 22, 20 : *Galli [...]* *Circium appellat a turbine, opinor, eius ac uertigine*, « Les Gaulois l'appellent *Circius* en raison de son tournoiement, je pense, et de ses tourbillons » (trad. Marache). Le passage n'est commenté ni par R. Marache ni par F. Cavazza dans leurs éditions respectives, et nous n'avons pu consulter l'édition de 2020 de L. Holford-Strevens.

Homère est donc présent dans l'argumentation de Nonius Marcellus, généralement pour conforter le sens propre de certains termes. Sa science mythographique ou étymologique est peu mise en avant dans le *De Proprietate sermonum*, et le poète apparaît surtout comme un spécialiste des réalités concrètes et géographiques, un poète de maximes.

L'étymologie est donc au cœur de la démarche de Nonius dans ce premier traité de la *Compendiosa doctrina*, puisqu'elle permet de montrer la justesse d'un signifiant, l'un des grands axes d'étude du grammairien. Cela le conduit dans certains cas à expliciter le sens propre à l'origine d'un emploi figuré, en remontant quelquefois jusqu'à Homère, considéré comme garant de la *proprietas* du vocabulaire grec. Nonius se situe dans la ligne exacte de la recherche étymologique conduite par les philologues grecs et latins : « Etymological discourse explains, rationalizes and motivates the meaning of words, it makes explicit the causal relationship obtaining between the thing and the name<sup>74</sup> ». L'autre domaine important où est présente l'étymologie est le travail stylistique des poètes, domaine qui entre également dans le champ d'études de Nonius, attaché à la justesse lexicale, et qui va constituer désormais l'objet de notre travail.

## 2. Jeux étymologiques

Les manières dont les poètes emploient l'étymologie sont particulièrement diverses et souples. La place et la fonction de ces jeux dans les vers cités par Nonius conduisent à voir que le grammairien s'en sert comme d'une source, d'un point de départ de sa réflexion, mais aussi comme d'un modèle de présentation de l'étymologie, ce qui est particulièrement visible dans l'usage qu'il fait de Varron. La connaissance que pouvaient avoir les commentateurs du travail étymologique des poètes a fait l'objet d'une étude de R. Maltby à partir du commentaire à Térence de Donat et à Virgile de Servius. Il remarque :

It is clear in most cases, as with *cura quod cor urit*, which is a Varronian etymology (*Ling.* 6.46), that the commentator is independently aware, through his knowledge of the grammatical tradition, of the etymology alluded to by the poet, but there may also be cases where simple juxtapositions of words in the poetic text suggest etymologies to the commentators which have no such independent existence<sup>75</sup>.

On pourrait alors supposer que Nonius avait généralement conscience des jeux étymologiques contenus dans les poèmes, mais le caractère elliptique de ses

---

<sup>74</sup> SLUITER 2015, p. 904.

<sup>75</sup> MALTBY 2003, p. 116.



remarques empêche généralement de suivre ses raisonnements jusqu'au bout. Notre travail sur le jeu étymologique chez les poètes se trouve alors guidé par les remarques du grammairien, sans pour autant qu'il nous donne des indices formels explicites sur le travail poétique, et les différents procédés mis en œuvre par les poètes ne donnent généralement pas lieu de la part de Nonius Marcellus à un commentaire. Nous avons pu néanmoins en distinguer trois types principaux : les rapprochements étymologiques, très proches des figures de dérivation et de paronomase ; les commentaires didactiques présents dans la poésie ; les raisonnements étymologiques implicites mis en relief par Nonius.

### 2.1. Les rapprochements étymologiques

Le rapprochement étymologique se caractérise par l'emploi de plusieurs termes appartenant à la même famille étymologique. On peut le distinguer du simple polyptote, qui consiste en la répétition d'un nom ou d'un verbe à une forme différente, et de la *figura etymologica*, usage d'une expression qui associe deux termes de la même famille, par exemple *uitam uiuere*, « vivre une vie » ou *uoce uocans Hecaten*<sup>76</sup>. Il permet généralement une intensification de la force sémantique, particulièrement adéquate à l'étude de la propriété des termes. Jean Irigoïn, qui parle également de rapprochement étymologique, souligne qu'il s'agit d'une traduction de *παρετυμολογία*, terme déjà attesté dans les scholies alexandrines, où il désigne les liens étymologiques que tisse le poète dans son texte sans leur donner toujours une véritable assise linguistique<sup>77</sup>. Nous avons déjà vu que le *De Proprietate sermonum* s'ouvrait sur un rapprochement de ce type entre *senium* et *senex* chez Pomponius et Pacuvius. Nous en analyserons cinq autres exemples, trois qui présentent des rapprochements étymologiques manifestes, où les variations reposent sur des changements de suffixes ou de classes de mots. Deux lemmes nous permettront d'aller plus loin dans l'étude du travail de Nonius, car ils montrent le développement du lexique latin et interrogent la compréhension que pouvait avoir Nonius Marcellus du latin poétique.

Un premier exemple significatif de rapprochement étymologique est donné par deux vers des *Satires* de Lucilius, dans la mesure où il repose sur trois termes, *portus*, « port », *exportare*, « exporter », *portorium*, « péage d'un port ».

164. <sup>1</sup> *PORTORIUM dicitur merces quae portitoribus datur.*

<sup>2</sup> *Lucilius lib. XXVII*

<sup>76</sup> VIRGILE, *Énéide* 6, 247.

<sup>77</sup> IRIGOÏN 1991, p. 132 : « La leçon retenue ou proposée par Aristarque montre que les Alexandrins ont été attentifs aux procédés de rapprochement étymologique utilisés par Homère. Si eux-mêmes pratiquent l'étymologie à leur manière, ils ont créé, pour décrire les emplois homériques qui leur paraissent moins « scientifiques » le verbe *παρετυμολογεῖν*, et ils utilisent aussi, à l'occasion, l'expression *παρονομασία ἐτυμολογική* ».

*Facit idem quod illi qui inscriptum e portu exportant clanculum,  
Ne portorium dent*<sup>78</sup>.

« 164. <sup>1</sup> On appelle *portorium* la taxe qui est donnée aux douaniers du port.

<sup>2</sup> Lucilius, au livre 27 :

“Il fait comme ceux qui exportent en secret du port des marchandises non enregistrées, pour ne pas payer la taxe (*portorium*)”. »

Le jeu étymologique repose ici sur la triple répétition du radical *port-* dans *portus*, *exportare* et *portorium*, créant un effet d'amplification de la combinaison, de même que l'adverbe *clanculum* exprime une idée proche de celle contenue dans *inscriptum*, qui désigne une marchandise qui n'a pas été inscrite sur le registre des douanes. L'étymologie de *exportare* à partir de *portus* est bien attestée, en particulier chez les juristes latins, par exemple Ulpien dans le *Digeste* : *Portus appellatus est conclusus locus, quo importantur merces et inde exportantur*<sup>79</sup>. Le rapprochement étymologique permet ici à Nonius de justifier le sens de *portorium* à partir de vers centrés sur le terme et sa famille. Les vers de Lucilius forment donc une mini-notice étymologique en contexte, le rapprochement de trois mots de la même famille ayant valeur d'insistance.

On peut inclure dans le rapprochement étymologique les jeux sur les préfixes et les suffixes, qui montrent le déploiement lexical d'un mot. C'est un cas de ce type que l'on trouve dans l'analyse de *exlex* et *inlex*, que Nonius traite au lemme 26 comme des synonymes signifiant : *sine lege vivere*, « vivre sans loi ». Parmi les différentes citations employées pour justifier cet emploi, deux vers de la satire ménippée *Sciamachia* de Varron peuvent retenir notre attention, car ils constituent pour ainsi dire une reformulation de ce qu'a écrit précédemment Nonius :

*Postremo quaero parebis legibus an non?  
Anne exlex solus uiuis ?*<sup>80</sup>

*Exlex* désigne donc celui qui refuse d'obéir aux lois (*qui non legibus paret*). L'adverbe *postremo* indique probablement que ces deux interrogations se situent à la fin d'un réquisitoire, peut-être d'un romain conservateur « pour qui la vie n'est concevable qu'en société<sup>81</sup> ». J.-P. Cèbe suggère que ces deux vers relevaient du

<sup>78</sup> Frg. 17 Charpin (722-723 M).

<sup>79</sup> *Digeste* 50, 16, 59 : « On a appelé *portus* un lieu clos, où l'importe et d'où l'on exporte des marchandises ».

<sup>80</sup> Frg. 507 Cèbe : « Enfin, je le demande : obéiras-tu ou non aux lois ? Ou bien vivras-tu seul en dehors des lois ? »

<sup>81</sup> CÈBE 1998, p. 1951.

κυνικός τρόπος, sans donner aucune précision *pro* ou *contra*<sup>82</sup>. Le *κυνικός τρόπος* est une catégorie stylistique mentionnée à deux reprises par Démétrios, dans le traité *Du style*<sup>83</sup>, qui l'associe aux plaisanteries et au style véhément. F. Junqua en propose la définition suivante : « Le *κυνικός τρόπος* est autant une méthode philosophique qu'un style littéraire et une rhétorique, dont la principale caractéristique est de transmettre un message "sérieux", de nature éthique et de caractère correctif, sous une apparence "comique"<sup>84</sup> ». Il la rapproche en ce sens du *σπουδογέλοιοι*, « sérieux-comique », mais grâce à la pratique spécifiquement cynique de la « franchise », *παρησιία*. Les procédés de la diatribe cynique, genre auquel appartenait, si l'on suit J.-P. Cèbe, le réquisitoire sur le personnage *exlex* sont définis de la manière suivante par J. Roca-Ferrer dans un article sur le *κυνικός τρόπος* :

En cuanto a los recursos retóricos utilizados, son los habituales en una cultura que había llegado a su mayoría de edad por lo que al "arte de hablar" se refiere, gracias a la tradición retórica y sofística existente ya en el siglo IV : paralelismo de los miembros de la frase, antítesis, interrogativas retóricas, asíndeton, polisíndeton, anáfora, homoioteleuton, elipsis combinadas con párrafos abigarrados, llenos de sinónimos, paronomasias (famosa es la sentencia de Bión sobre el matrimonio transmitida por Laercio, IV, 48 : la mujer fea es *poiné*, la hermosa, *koiné*), anfibolias, expresiones de doble sentido e hipérbolias [...].<sup>85</sup>

Le jeu étymologique sur *exlex* / *lex* contribuerait donc à insister de manière parodique sur le discours du vieux romain, et relèverait apparemment du *κυνικός τρόπος*. Nonius ne donne pas de précision sur l'analyse de ces deux vers, mais le recours à l'étymologie vient accompagner son propos. Autrement dit, du point de vue de la satire ménippée, le rapprochement étymologique est une marque d'insistance rhétorique, peut-être dans le cadre de la fin d'un discours de reproche ou d'invective, un procédé de reformulation qui marque l'emportement du locuteur ; sur le plan de l'étude lexicale de Nonius, il constitue la preuve de la justesse de définition qu'il avance, et l'étymologie l'un des arguments qu'il peut proposer.

L'étymologie constitue quelquefois le seul objet de commentaire de Nonius, qui justifie son analyse par une citation poétique qui présente la dérivation introduite, peut-être selon les principes de la « scolie retournée » évoqués plus

<sup>82</sup> CÈBE 1998, p. 1951 : « Dans cette sortie véhément qui semble achever un réquisitoire (cf. *postremo*), et relève du *κυνικός τρόπος* par ses deux questions à la file, Varron ou son porte-parole affiche le légalisme sur lequel nous avons à plusieurs reprises mis l'accent ».

<sup>83</sup> DÉMÉTRIOS, *Du Style*, §170 et 259-262.

<sup>84</sup> JUNQUA 2015.

<sup>85</sup> ROCA-FERRER 1974, p. 173.

haut. C'est le cas au lemme 49 lorsque le grammairien étudie *strena*, « présage », et le rapproche de *strenuitas*, « dynamisme », étymologie jugée correcte par Ernout et Meillet dans leur *Dictionnaire étymologique*.

49. <sup>1</sup> *STRENA dicta est a strenuitate.*

<sup>2</sup> *Pomponius Pictoribus*

*Adside, si qua uentura est alia strena strenue*<sup>86</sup>.

« 49. <sup>1</sup> *Strena* tire son nom de *strenuitas*, “dynamisme”.

<sup>2</sup> Pomponius dans *Les Peintres* :

“Reste assis, au cas où un autre présage arrivait avec dynamisme”. »

Le rapprochement à la fin du vers de deux termes de sens proches constitue un procédé fréquent de mise en relief d'un jeu étymologique ou paronymique. Ici, dans le cas de *strena*, il est difficile de savoir de quelle source Nonius tient cette étymologie, dans la mesure où Festus comme Varron proposent du terme une autre étymologie<sup>87</sup>. Peut-être s'agit-il ici d'une étymologie proprement poétique, d'un rapprochement étymologique propre à Pomponius, que Nonius soulignerait sans en faire de commentaire plus développé, ou bien du condensé d'une étude plus approfondie sur le terme, mais que nous aurions perdue. Le rapprochement étymologique de Pomponius, mis en valeur par sa position finale dans le vers, sert donc ici une analyse originale de Nonius.

L'étude de *corporare* est l'occasion pour Nonius de citer un rapprochement étymologique réalisé par Ennius entre *corpus* et *corporare*, avec une variation sémantique entre les deux termes.

66. <sup>1</sup> *CORPORARE est interficere et quasi corpus solum sine anima relinquere.*

<sup>2</sup> *Ennius Andromeda*

*Corpus contemplatur unde corporaret uulnere*<sup>88</sup>.

<sup>3</sup> *Accius Stastias vel Trop<a>eo Liberi*

*Corporare abs tergo es ausus*<sup>89</sup>.

« 66. <sup>1</sup> *CORPORARE* : c'est tuer et, pour ainsi dire, laisser seulement un corps sans vie.

<sup>86</sup> Frg. 114 Ribbeck<sup>3</sup>.

<sup>87</sup> FESTUS, p. 313 L : *Strenam uocamus, quae datur die religioso ominis boni gratia, a numero quo significatur alterum tertiumque uenturum similis commodi ueluti trenam, praeposita “s” littera, ut in loco et lite solebant antiqui*, « Nous appelons *strena* ce qui est donné au jour rituel à cause d'un bon présage, du nombre par lequel on signifie un second et un troisième à venir d'un avantage semblable, comme si c'était *trena*, en ajoutant la lettre *s* comme le faisaient les anciens dans *locus* et *lis* » ; VARRON, *Lingua Latina* 8, 15 : *Ab strenuitate [...] strenui*, « de *strenuitas*, les *strenui* ».

<sup>88</sup> Frg. 38 Goldberg – Manuwald.

<sup>89</sup> Frg. 1 Dangel.

<sup>2</sup> Ennius, dans *Andromède* : “Il examine son corps pour voir par quelle atteinte il pourrait le tuer”.

<sup>3</sup> Accius dans le *Stasiastis ou le Trophée de Liber* : “Tu as osé le tuer dans le dos”. »

Le septénaire trochaïque d'Ennius, qui comporte *corpus* et *corporare*, n'emploie cependant pas le premier dans le sens indiqué par Nonius de « cadavre », mais de « corps » encore en vie. Le jeu étymologique introduit donc ici une variante dans l'analyse de Nonius, en soulignant la manière dont *corporare* a pu prendre le sens de « tuer », alors qu'il signifie généralement : « donner un corps », d'où au passif *corporari*, « prendre corps, se former », sens en réalité plus récent qu'Ennius. La citation suivante d'Accius présente l'emploi indiqué par Nonius. Le grammairien marque peut-être ici son intérêt pour un vers où le rapprochement étymologique repose sur une antanaclase, c'est-à-dire l'emploi d'un même terme dans deux sens différents.

Les variations sémantiques combinées avec une réflexion étymologique conduisent quelquefois à des analyses plus audacieuses de la part de Nonius. C'est le cas au lemme 47 lorsque le grammairien étudie le verbe *lactare*, « séduire, leurrer », glosé *inducere uel mulgere, uellere, decipere*, « induire en erreur ou traire, tourmenter<sup>90</sup>, tromper ». Il nous semble que la présence du deuxième verbe, *mulgere*, « traire », en discordance par rapport aux trois autres qui impliquent à chaque fois une tromperie, s'explique par la citation de la satire ménippée Ὀβοϋ λύραϋ qui comprend apparemment un jeu étymologique entre *lactare*, « allaiter » et *delectare*, « charmer » :

*Quibus suam delectet ipse amusiam  
Et auiditatem speribus lactet suis*<sup>91</sup>.

Si l'on suit l'analyse de J.-P. Cèbe, qui reprend Woytek, il ne s'agit pas d'un jeu étymologique, mais d'une simple paronomase, dans la mesure où *lactare* ne doit pas être analysé comme l'itératif de *lacio*, « attirer, séduire », mais comme un dénominateur de *lac*, « lait »<sup>92</sup>. J.-P. Cèbe conclut de la manière suivante : « Nous n'avons pas affaire uniquement à un “jeu d'écho”, au “renversement de la série ailleurs usuelle simple – composé” : Varron nous offre une combinaison originale où la ressemblance phonique contraste plaisamment avec une différence sémantique fondamentale ». Autrement dit, contrairement à ce que l'on pourrait croire à la lecture du lemme de Nonius, les deux vers de Varron ne comportent

<sup>90</sup> Le sens premier de *uellere* est « arracher », mais c'est par extension de sens que le terme a signifié « tourmenter ».

<sup>91</sup> Frg. 353 Cèbe : « Où on charme soi-même son ignorance et allaite de ses espoirs son avidité ».

<sup>92</sup> CÈBE 1990, p. 1505.

pas de jeu étymologique sur *lactare*, « tromper » / *delectare*, « charmer », mais un jeu sur l'homonymie de *lactare*, « tromper », et *lactare*, « séduire ». Il faudrait alors considérer l'existence de deux verbes *lactare*, confondus par Nonius, qui cherche à justifier des sens manifestement très opposés. Peut-être a-t-il vu dans la satire de Varron le moyen de relier les deux. La paronymie varronienne aurait alors fonctionné à merveille et conduit à un rapprochement étymologique erroné de la part du grammairien Nonius Marcellus.

Plusieurs rapprochements étymologiques sont donc mis en relief par Nonius Marcellus qui, selon son habitude, ne les commente pas toujours en ce sens, mais les exploite afin d'accompagner ses remarques lexicales. Généralement fondés sur des phénomènes de dérivations, ils traduisent l'intérêt et l'attention portés par Nonius aux cas de paronymie et de variation sémantique dans le *De proprietate sermonum*.

## 2.2. *Emploi didactique de l'étymologie chez les poètes*

À plusieurs reprises Nonius cite et commente des étymologies données par des poètes. Ce travail nous permet de mieux appréhender la manière dont les grammairiens et commentateurs latins pouvaient aborder la présence d'étymologies chez les poètes. Le *De proprietate sermonum* comprend ainsi plusieurs analyses qui peuvent servir de pierres de touche à l'étude du jeu étymologique chez les poètes latins, parce qu'ils reflètent de véritables travaux lexicographiques, parfois présentés de façon parodique ou satirique.

Au lemme 39, la description du lac Averno est accompagnée de trois citations poétiques qui justifient son étymologie habituelle : le lac s'appelle ainsi du grec ἄορνος, « sans oiseau », car les oiseaux ne supportent pas son odeur.

39. <sup>1</sup> *AVERNUS lacus idcirco appellatus est, quia est odor eius aibus infestissimus.*

<sup>2</sup> *Huius rei manifestator est Lucretius lib. VI*

*Principio, quod Auerna uocantur nomine, id a re*

*Inpositum est, quia sunt aibus contraria cunctis*<sup>93</sup>.

<sup>3</sup> *Unde et Vergilius lib. VI*

*Inde ubi uenere ad fauces graue olentis Auerni,*

*tollunt se celeris*<sup>94</sup>.

<sup>4</sup> *Et postea in eo libro*

*Quam super haud ullae poterant impune uolantes*

*Tendere iter pinnis, talis sese alitus atris*

*Faucibus effundens supera ad conuexa ferebat*<sup>95</sup>.

<sup>93</sup> LUCRÈCE, *De Rerum natura* 6, 740-741 (trad. Ernout).

<sup>94</sup> VIRGILE, *Énéide* 6, 201-202 (trad. Bellessort).

<sup>95</sup> VIRGILE, *Énéide* 6, 239-241.

« 39. <sup>1</sup> Le lac Averno a été appelé ainsi, parce que son odeur est terriblement néfaste aux oiseaux.

<sup>2</sup> C'est Lucrèce qui a mis cela en évidence au livre 6 :

“D’abord le nom d’Avernes dont on appelle ces lieux, ils le tiennent du fait qu’ils sont contraires aux oiseaux”.

<sup>3</sup> C’est pourquoi Virgile dit au livre 6 :

“Puis, arrivées aux gorges empestées de l’Averne, [les colombes] s’élancent d’un coup d’aile”.

<sup>4</sup> Et plus loin, dans le même livre :

“Aucun oiseau ne pouvait impunément traverser l’air au-dessus de cette sombre gorge, tant les émanations qui s’en dégageaient montaient dans la voûte du ciel”. »

Le commentaire de Nonius s’inscrit dans une série de quatre explications chez Lucrèce<sup>96</sup>, après *austra*, « auges », *ueterina*, « relatif aux bêtes de somme », et *crepera*, « obscur », trois termes qui figurent au chant 5 du *De Rerum Natura*. Il s’agit à présent d’une remarque sur un nom propre expliqué par Lucrèce. *Auernus* désigne généralement le lac de Campanie où les Anciens situaient l’entrée des Enfers, exégèse qualifiée de fable par Strabon<sup>97</sup>. Le commentaire du poète épicurien, contempteur des superstitions religieuses et représentations mythiques, se situe dans une perspective nécessairement différente : il s’agit d’expliquer un phénomène naturel, celui des lacs fétides. Lucrèce refuse explicitement de qualifier le lac près de Cumes d’entrée des Enfers<sup>98</sup>, et généralise le nom à tous les lacs dont l’odeur est insupportable. Au contraire, Virgile conserve le sens poétique du terme pour l’appliquer à la porte des Enfers. Nonius, dans le *De proprietate sermonum*, ne fait pas allusion aux différents sens du mot. Seulement il emploie le masculin et le singulier, ce qui suggère qu’il pense à un seul lac, le lac Averno, près de Pouzzoles, et non à la désignation de tous les lacs méphitiques.

<sup>96</sup> Dans le *De proprietate sermonum*, Lucrèce n’est cité que six fois (lemmes 9, 36, 37, 38, 39 et 50), ce qui en fait un auteur rare, moins cité que Caecilius et Novius, poètes dont nous ne savons pratiquement rien.

<sup>97</sup> STRABON 5, 4, 5.

<sup>98</sup> Ce refus se retrouve dans les *Tusculanes* 1, 37 lorsque Cicéron traite des représentations erronées des Enfers : *Animos enim per se ipsos uiuentis non poterant mente complecti, formam aliquam figuramque quaerebant. Inde Homeri tota véκνια, inde ea quae meus amicus Appius νεκρομαντεία faciebat, inde in uicinia nostra Auerni lacus :*

*Vnde animae excitantur obscura umbra opertae, imagines Mortuorum, alto ostio Acheruntis, salso sanguine.*

« Que l’âme vécut d’une vie indépendante, voilà ce qu’on était incapable de concevoir : on ne pouvait s’empêcher de lui prêter une forme sensible. De là toute la véκνια d’Homère ; de là les évocations des morts auxquelles procédait mon ami Appius, et enfin, dans notre voisinage, la légende du lac Averno : Là est la porte profonde de l’Achéron, par où passent les âmes enveloppées de sombres ténèbres, les fantômes des morts qu’évoque le sang salé des victimes » (trad. Humbert). Les deux vers sont d’origine inconnue, mais peut-être sont-ce également ceux que Lucrèce avait en tête.

Nous ne connaissons pas d'attestation latine antérieure à celle de Lucrèce pour ce mot, à moins que le poète cité par Cicéron dans ses *Tusculanes* (cité dans la note 97) soit plus ancien. J. O'Hara, dans son étude des jeux étymologiques chez Virgile, mentionne toutefois un parallèle dans les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, à propos de la chute de Phaéton :

Ἐνθα ποτ' αἰθαλόεντι τυπείς πρὸς στέρνα κεραινωῖ  
 ἡμιδαῖς Φαέθων πέσεν ἄρματος Ἡελίοιο  
 λίμνης ἐς προχοᾶς πολυβενθέος ἡ δ' ἔτι νῦν περ  
 τραύματος αἰθομένοιο βαρὺν ἀνακηνίει ἀτμόν,  
 οὐδέ τις ὕδωρ κείνο διὰ πτερὰ κοῦφα τανύσσας  
 οἰωνὸς δύναται βαλέειν ὕπερ, ἀλλὰ μεσηγὺς  
 φλογμῶ ἐνιθρόσκει πεποτημένος. (*Arg.* 4, 597-603)

« C'est là qu'autrefois, la poitrine frappée par la foudre fumante, Phaéthon était tombé, à demi brûlé, du char du Soleil dans les eaux d'un profond marais qui, maintenant encore, exhale une lourde vapeur sortie de sa blessure ardente ; aucun oiseau ne peut franchir ces eaux en les survolant de ses ailes légères, mais, dans son vol, il pique dans les flammes. » (trad. Delage et Vian)

Il faut cependant noter que le poète alexandrin ne parle pas de l'Averne, près de Pouzzoles, mais du fleuve Éridan, assimilé aujourd'hui avec le Pô, et également considéré comme un fleuve infernal<sup>99</sup>. Le signifié est donc différent, même si les passages sont proches. En outre, l'étymon que propose ici Lucrèce, et Virgile à sa suite, de *Avernus* est le grec ἄορνος, « sans oiseaux », idée que l'on trouve chez Apollonios. Contrairement à ce qu'explique J. O'Hara qui rapproche les deux passages<sup>100</sup>, il ne semble pas qu'il s'agisse chez Apollonios de Rhodes d'une remarque étymologique, mais seulement d'une notation érudite, puisque les scholies de l'*Alexandra* de Lycophron nous expliquent que le lac Averne et le fleuve Éridan étaient tous deux réputés pour leur mauvaise odeur : « Et Lycophron appelle le lac Ἄορνις, “sans oiseaux”, et d'autres disent du fleuve

<sup>99</sup> SERVIUS, *Ad Aen.* 6, 659 : *Eridanum Aratus in caelo esse dicit, haud longe a Ceto. Hic et in terris est qui in Italia, id est in Venetia, Padus uocatur : quem alii etiam ad inferos uolunt tendere, alii nasci apud inferos et exire in terras. Ideo autem ista finguntur, quia de Appennini parte oritur quae spectat inferum mare et tendit usque ad superum*, « Aratus dit que l'Éridan se situe dans le ciel, non loin de la Baleine. Mais on le trouve également sur terre, en Italie, plus précisément en Vénétie, sous le nom de Pô ; les uns veulent même qu'il coule vers les Enfers, les autres, qu'il naisse aux Enfers et ressorte sur terre. L'explication de ces légendes est qu'il prend sa source dans la partie des Monts Apennins qui regarde la Mer Inférieure et qu'il se jette dans la Mer Supérieure » (trad. Jeunet-Mancy).

<sup>100</sup> O'HARA 2017, p. 29-30 : « Among place-names, Haemonia may be considered “the land of blood”, Avernus the place where no bird may fly, and the Rhipaen mountains names for the ῥύφή / ῥύπη (rush, gust) of its winds; Vergil will allude to the last two names and make a play on Haemus similar to (and more certain than) Apollonius' with Haemonia ». Il ajoute, p. 168 : « Apollonius glosses the name without mentioning it ».



chaud Éridan qu'il sent mauvais, qu'aucun être vivant n'y boit<sup>101</sup> », dit la scholie. Lucrèce semble suivre cette leçon et appliquer la désignation de *auernus* à tout lac ou fleuve méphitiques, et en tirer un long raisonnement étymologique à caractère géologique. Au contraire, Virgile se contente d'une brève allusion étymologique au moyen de l'expression *olens Auernus*, complétée ensuite par la description du lac. Nonius Marcellus, probablement dans le cadre d'une lecture de Lucrèce, nous présente en vis-à-vis deux manières poétiques d'aborder une même étymologie : l'usage de Lucrèce dans un exposé didactique et l'usage de Virgile dans une description mythographique. Si les pratiques étymologiques des deux poètes sont généralement plus mêlées, la confrontation que nous propose Nonius est significative d'approches récurrentes.

Nonius commente à plusieurs reprises des noms de lieux, comme le lac Averse, ou de dieux, à partir d'étymologies présentes chez les poètes. Si l'exemple précédent nous montrait la portée didactique de telles citations, les lemmes successifs « Tutilina » et « Tutanus » présentent plutôt une représentation parodique des noms de dieux à partir de la satire ménippée *Hercules tuam fidem*.

230. <sup>1</sup> *TUTILINA* dea est, a tuendo dicta.

<sup>2</sup> Varro *Hercules tuam fidem* : Non Tutilinam, quam ego ipse inuoco, quod meae aures abs te obsidentur<sup>102</sup>.

231. <sup>1</sup> *TUTANUS* deus, a tutando.

<sup>2</sup> Varro *Hercules tuam fidem*

*Noctu Hannibalis cum fugauit[t] exercitum*

*Tutanus hoc Tutanum Romae nuncupor ;*

*Hacpropter omnes, qui laborant, inuocant*<sup>103</sup>.

« 230. <sup>1</sup> *Tutilina*, déesse, appelée de *tueri*, “veiller”.

<sup>2</sup> Varron, dans *Hercule ta protection* : “Non Tutilina, que j'invoque moi-même, parce que mes oreilles sont assiégées par toi”.

231. <sup>1</sup> *Tutanus*, dieu, de *tutari*, “défendre”.

<sup>2</sup> Varron, dans *Hercule ta protection* :

“Depuis que de nuit j'ai mis en déroute l'armée d'Hannibal, je suis appelé à cause de cela à Rome Tutanus des Tutanus. C'est pourquoi tous ceux qui sont en mauvaise posture m'invoquent”. »

Comme généralement, Nonius n'apporte donc pas d'explication à sa citation, mais l'étymologie du début du lemme nous éclaire sur le sens à apporter aux sénaires iambiques de Varron : sans doute s'agissait-il d'une étymologie parodique d'un dieu méconnu, parfois identifié avec Hercule, au vu du titre de la

<sup>101</sup> Scholion 704, 8 (*scholia vetera et recentiora partim Isaac et Joannis Teztae*) : Καὶ ὁ μὲν Λυκόφρων λίμνην λέγει τὴν Ἄορνιν καὶ ἕτεροὶ τινες περὶ τὸν Ἡριδανὸν λίμνην θερμὴν ὀζώδη φασίν, ἧς οὐδὲν ζῶον γεύεται.

<sup>102</sup> Frg. 215 Cèbe.

<sup>103</sup> Frg. 216 Cèbe.

satire, où l'on pouvait penser que le dieu jouait « le rôle de héros sauveur, guérisseur et protecteur que lui donnait la dévotion populaire en Grèce et à Rome<sup>104</sup> ». Les deux extraits de la satire *Hercules tuam fidem* semblent aller de pair, et leur caractère parodique être frappant. On peut imaginer que c'est Tutanus qui s'exprime dans l'un et l'autre cas, dans le premier pour appeler de façon comique sa consœur Tutilina au secours, dans l'autre pour rappeler son origine alors qu'il semble en mauvaise posture. Le jeu étymologique à propos de *Tutilina* repose sur l'appel à l'aide envoyé à la déesse : « Tutilina était primitivement la patronne de la gens Tutilia. Mais une fausse étymologie fit ensuite, dans le peuple, rapprocher son nom de *tueri* et elle devint alors une déesse tutélaire des Romains<sup>105</sup> ». Tertullien et Augustin d'Hippone<sup>106</sup> nous apprennent que Tutilina, ou Tutulina, veillait sur les récoltes, et en faisait donc une divinité agraire, ce qui n'apparaît pas chez Varron.

Le fragment suivant a fait l'objet de plusieurs lectures : Lucienne Deschamps édite une étymologie explicite : *Tutanus a tutando nuncupor*, « je suis appelé Tutanus de *tutor* », alors que P. Gatti et J.-P. Cèbe préfèrent : *Tutanus hoc Tutanum nuncupor*, « je suis appelé à cause de cela Tutanus des Tutanus », ce qui constituerait une étymologie implicite, expliquant la fonction du dieu, à la manière des « monologues d'ouverture plautiniens où des êtres surnaturels – le dieu Lare, Mercure, l'étoile Arcturus – se présentent au public, lui racontent ce qui s'est passé avant que le rideau ne se lève et lui expliquent leur mission<sup>107</sup> ». Dans l'un et l'autre fragments, Nonius cite un passage de la satire ménippée en semblant y voir une étymologie, ou ce qui justifie son étymologie. La parodie comique évidente chez Varron pourrait venir accréditer l'idée d'une présentation étymologique de sa part, mise dans la bouche d'un dieu probablement burlesque. Si l'éponymie divine est un procédé très ancien, fréquent par exemple dans la *Théogonie* d'Hésiode, Varron semble ici s'approprier la veine comique du nom signifiant, et Nonius expliciter par ces deux lemmes les éponymies qui sous-tendaient le texte de Varron.

C'est dans les *Satires Ménippées* que Nonius Marcellus puise principalement des fragments poétiques présentant une étymologie. Ainsi que dans le cas de *Tutilina* et *Tutanus*, ceux-ci ont fréquemment un caractère

<sup>104</sup> CÈBE 1983, p. 1004-1005. Il corrobore cette explication par une référence à SERVIUS, *Ad Aen.* 8, 564 : *Herculis enim mos fuit ut etiam non rogatus laborantibus subueniret*, « Hercule avait en effet coutume de venir au secours des personnes en difficulté même sans avoir été appelé ».

<sup>105</sup> CÈBE 1983, p. 1011. Cf. AUGUSTIN, *Cité de Dieu* 4, 8 : *Vt tuto seruarentur frumenta, deam Tutilinam praeposuerunt*, « Pour que les récoltes soient conservées à l'abri, [les Romains] y ont préposé la déesse Tutilina ».

<sup>106</sup> TERTULLIEN, *Des Spectacles* 8, 3 et AUGUSTIN, *Cité de Dieu* 4, 8.

<sup>107</sup> CÈBE 1983, p. 1012.

parodique, particulièrement visible dans les cas où les étymologies sont présentées par deux grâce à une formulation analogique. C'est le cas, par exemple, dans l'analyse de *uestispica*.

34. <sup>1</sup> *VESTISPICI appellabantur uestium custodes serui, quod frequenti diligentia uestis inspiciant. [...]*

<sup>4</sup> *Varro Pappo aut indigena : Nasturcium, indigena, nonne uides ideo dici quod nasum torqueat ut uestispicam, quod uestem spiciat ?*

« 34 <sup>1</sup> On appelle *uestispici* les esclaves chargés de surveiller les vêtements, parce qu'ils inspectent avec grand soin les vêtements. [...]

<sup>4</sup> Varron dans *Pappus ou l'indigène* : « Ne vois-tu pas, indigène, que le *nasturcium* (cresson alénois) est appelé ainsi parce qu'il torture le nez, comme la *uestispica* (femme de chambre) parce qu'elle inspecte les vêtements ? » »

Après deux citations tirées de comédies de Plaute et d'Afranius, auteur de *fabulae togatae* du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'extrait de la satire *Pappus aut indigena* donne l'impression d'être une parodie étymologique, l'explication de deux mots composés dont l'étymologie est apparemment claire. La compréhension de l'extrait se heurte toutefois à un problème d'édition : comment analyser l'*indigena* placé après *nasturcium* ? Plusieurs leçons existent : chez Gatti, on a : *Nasturcium, indigena, non uides...*, c'est-à-dire un vocatif, ce qui rappelle le titre de la satire ; chez Cèbe, on a : *Nasturcium indigen<a nomine> non uides*, c'est-à-dire, littéralement, « indigène, par son nom »<sup>108</sup>, leçon qui insiste sur le caractère rural du mot *nasturcium*, qui désigne une sorte de cresson, le cresson alénois. Les deux leçons peuvent se justifier, dans le premier cas comme l'adresse à un étranger qui ne connaîtrait pas le *nasturcium*, dans le second comme l'explication d'une forme rurale, le cresson étant considéré comme un aliment typique de la Perse par Cicéron qui l'oppose aux banquets de Syracuse<sup>109</sup>. Dans la mesure où nous ne connaissons pas plus précisément l'intrigue et le locuteur de cette réplique, il est difficile de trancher dans un sens ou dans l'ordre.

Que l'on considère, comme E. Bosilani<sup>110</sup>, que Pappus désigne un personnage ridicule de l'antique farce osque ou, avec J.-P. Cèbe, qu'il s'agit seulement d'un synonyme de *senex*, le fragment conserve sa saveur linguistique d'explication terminologique. Comme le précise J.-P. Cèbe : « Son protagoniste, le *pappus*, y dissertait avec un interlocuteur ou devant un auditoire sur les mœurs et le parler de son pays. Il avait pour cela une double compétence, en raison de

<sup>108</sup> DESCHAMPS 1976, *ad loc.*, édite pour sa part, *indigenum*, c'est-à-dire un génitif pluriel.

<sup>109</sup> CICÉRON, *De Finibus* 2, 92 : *Sit uoluptas non minor in nasturcio illo, quo uesci Persas esse solitos scribit Xenophon, quam in Syracusanis mensis*, « Qu'on ne trouve pas moins de plaisir au fameux cresson, qui était, suivant Xénophon, l'aliment ordinaire des Perses, qu'aux festins de Syracuse » (trad. Martha). Le terme grec de Xénophon (*Cyropédie* 1, 8) est κάρδαμον.

<sup>110</sup> E. BOSILANI 1936, *Varrone menippeo*, Padova, cité par J.-P. Cèbe.

son âge et de sa qualité d'homme du terroir. Bref, *Pappus aut indigena* préfigure à nos yeux les traités que Varron consacra plus tard à la langue et à la civilisation romaine<sup>111</sup> ». Il ne voit pourtant pas là d'intention parodique, du fait que l'on puisse retrouver ces deux explications chez d'autres auteurs<sup>112</sup> et que le parallélisme soit d'usage fréquent dans les exposés grammaticaux de Varron, ainsi que le souligne E. Woytek : « Von sorgsamer stilistischer Durchbildung zeugt dabei insbesondere das Isokolon des letzten Fragments, wobei freilich zuzugeben ist, dass völlige Gleichhaltung einzelner Kola sich bei einer Konfrontierung etymologischer Zusammenhänge nahezu aufdrängt und durchaus nicht als künstlich empfunden wird<sup>113</sup> ». Or il semble précisément que l'intention comique réside dans la formulation interrogative de la question. La structure grammaticale *non uidet quod*, sans terme introducteur, relève du langage parlé, et est quasiment identique à celle du *primus gradus* énoncé par Varron au début du livre 5 de son traité grammatical<sup>114</sup> : *Quis non uidet unde... ?* Seulement il s'agissait dans le *De lingua Latina* de l'énoncé d'une évidence : les étymologies de *cretifondina* et de *uiocurus* sont claires, alors que le locuteur de la satire met en place un raisonnement analogique dans l'explication de *nasturcium* et de *uestispica*, dont les termes ne présentent aucun rapport entre eux, sinon d'être des composés à second élément verbal. Si parodie il y a, il faudrait supposer qu'elle réside dans le rapprochement de deux termes très différents, l'un relevant du lexique botanique, l'autre désignant l'esclave chargé des vêtements, introduits par *uideo quod...*, au lieu d'une infinitive. Par conséquent, cet extrait de la satire *Pappus aut indigena* nous offre une formulation relativement typique de l'origine d'un nom composé à second élément verbal, expliqué grâce à une analogie, ici, très probablement avec une saveur parodique, vu le niveau de langue des termes expliqués.

On trouve un exemple proche également tiré par Nonius Marcellus des *Satires Ménippées* de Varron :

<sup>111</sup> CÈBE 1994, p. 1615.

<sup>112</sup> PLINE, *NH* 19, 155 : *Nasturtium nomen accepit a narium tormento*, « Le *nasturtium* a reçu son nom de ce qu'il tourmente les narines » ; ISIDORE, *Or.* 17, 10, 17 : *Nasturtium sapor appellauit, quod acrimonia sui nasum torqueat*, « On a appelé *nasturtium* le goût qui tourmente le nez par son âcreté » ; VARRON, *LL* 7, 12 : *Sic dicta uestispica quae uestem spiceret*, « Elle a été ainsi nommée *uestispica* au motif qu'elle inspecte le linge ».

<sup>113</sup> WOYTEK 1972, p. 25.

<sup>114</sup> VARRON, *De lingua Latina* 5, 7 : *Infimus quo populus etiam uenit : quis enim non uidet unde argentifodinae et uiocurus ?*, « Tout en bas, le degré où parvient même l'homme de la rue. Qui en effet ne voit l'origine d'*argentifodinae* ("mines d'argent") et de *uiocurus* ("agent voyer") ? » (trad. Collart).

220. *FEBRIS proprietatem a feruitate morbi uel mali, ut a calendo CALOREM vel CALDOREM Varro Andabatis aperiendam putat: Idque alterum appellamus a calendo calorem, alterum a feruore febrim*<sup>115</sup>.

« 220. Varro, dans *Les Gladiateurs aveugles*, pense qu'il faut tirer la propriété de *febris* de la *feruitas* de la maladie ou du mal, comme *calor* ou *caldor* de *calo*: "De ces deux états, nous appelons l'un 'chaleur', de *calere* ('être chaud'), l'autre 'fièvre', de *feruere* ('être bouillonnant')". »

Ce lemme de Nonius reprend le raisonnement de Varron dans une satire, signe que le grammairien tardif considère les remarques linguistiques de son prédécesseur dans ses satires comme dignes d'intérêt. Il ne mentionne pas non plus de personnage auquel attribuer ces propos, alors que la satire était probablement constituée d'un dialogue entre philosophes: « Varron, dans ses *Satires Ménippées*, berne [...] les théoriciens, de quelque camp qu'ils soient, qui, à force de ratiociner, faussent et déforment tout. [...] Ce dont il fait avant tout grief aux doctrinaires, notamment aux Épicuriens et aux Stoïciens, c'est la manie qu'ils ont de s'affronter en de vaines querelles, qui dénotent à la fois leur intransigeance et l'étroitesse de leur entendement<sup>116</sup> ». La réplique que nous venons de citer serait alors prononcée par l'un ou l'autre philosophe du débat, probablement un stoïcien, si l'on en croit toujours J.-P. Cèbe: « On sait quel parti les Stoïciens tiraient de l'étymologie, dont ils étaient les véritables inventeurs, et combien ils jugeaient cette science fondamentale: ils avaient la ferme certitude qu'en pénétrant le sens des mots, produits du Logos, on comprend les choses mêmes. Il est donc logique d'admettre que c'est un Stoïcien qui parle ici<sup>117</sup> ». Il est difficile de percevoir dans cette double étymologie de Varron la présence d'ironie, sinon peut-être dans l'emphase didactique dont fait preuve le personnage qui s'exprime ici, de même que dans l'exemple précédent. Le procédé d'expression par analogie est cependant le même que dans l'exemple précédent, et Nonius semble s'appuyer sur ces commentaires de Varron dans ses *Satires* pour bâtir son raisonnement. Ce qui apparaît comme une parodie chez Varron semble alors commenté par Nonius sans attention pour le registre de langue, seulement pour la valeur d'explication lexicographique.

Les différentes étymologies explicites que cite Nonius, extraites d'œuvres poétiques, constituent donc une sorte de complément à son travail d'érudition, complément qui peut proposer l'histoire d'une étymologie, comme c'est le cas d'*Auernus*, ou établir des parallèles et appuyer une origine. Contrairement à la remarque de Lucrèce sur *Auernus*, les citations des *Satires Ménippées* semblent relever de la parodie d'un registre de langue philosophique, que le discours porte

<sup>115</sup> Frg. 33 Cèbe.

<sup>116</sup> CÈBE 1966, p. 252. On peut également penser à une remarque de Jérôme sur les philosophes qui « combattent les yeux fermés à la manière des *andabatae* » (Jérôme, *Jovin.* 1, 36).

<sup>117</sup> CÈBE 1972, p. 313.

sur les dieux, les aliments ou les humeurs. Nonius Marcellus les commente généralement brièvement en ne traitant que de l'étymologie qu'ils exposent, ce qui les distingue d'autres exégèses plus spécifiquement lexicographiques ou morphologiques. Ces analyses semblent donc différentes des étymologies présentes de manière moins explicite chez les poètes.

### 2.3. Jeux étymologiques implicites

Un certain nombre de jeux étymologiques, d'abord plus difficile que les rapprochements étymologiques *stricto sensu*, sont cités par Nonius. On peut en effet parler de jeu étymologique implicite chaque fois qu'un poète introduit un raisonnement étymologique sans en rendre clairs les contours, c'est-à-dire en laissant subtilement à son lecteur la possibilité d'interpréter le passage comme la création d'un lien entre la réalité décrite et son nom.

Plusieurs types de raisonnements étymologiques implicites sont cités dans le *De Proprietate sermonum*. Le premier est une glose étymologique qui consiste à associer à un substantif un adjectif qui reprend son étymologie. E. S. McCartney parle de *single-adjective gloss*, dans un article intitulé « Modifiers that reflect the etymology of the words modified, with special reference to Lucretius », où il définit ainsi le procédé : « Usage in which the modifier and the word modified are of the same etymology or else apparently or actually either similar or contradictory in meaning<sup>118</sup> ». On peut rapprocher du type *Puniceus Rubico* (Lucain 1, 214)<sup>119</sup> ou *Venus amoena* (Plaute, *Stichus* 742)<sup>120</sup> deux exemples que nous avons vus précédemment, d'une part chez Lucilius, *nebulo* glosé *lucifugus*, qui repose sur la métaphore de la lumière et de l'obscurité présente dans les deux termes, et d'autre part, chez Virgile, dans l'expression *olens Auernus*, où *olens* explique pourquoi le lac Avernus est appelé ainsi, à cause de son odeur fétide.

Le deuxième type de raisonnement étymologique implicite est un autre procédé fréquent de la poésie latine : il s'agit des phénomènes de bilinguisme entre le latin et le grec. C'est le cas, par exemple, dans l'analyse que fait Nonius Marcellus du parallélisme entre *edo* et *phago*, les deux mots signifiant « glouton », l'un en latin, l'autre en grec. Le grammairien explicite ce qui

<sup>118</sup> MCCARTNEY 1927, p. 183.

<sup>119</sup> E. S. McCartney justifie ce jeu étymologique par une référence à Sidoine Apollinaire, *Lettres* 1, 5, 7 : *Vnde progressis ad Rubiconem uentum, qui originem nominis de glarearum puniceo colore mutuatur*, « Poursuivant notre route, nous arrivâmes au Rubicon qui tire l'origine de son nom de la couleur rouge des graviers de son lit » (trad. Loyer).

<sup>120</sup> Où *amoenus* est mis pour *uenustus*, « charmant », rapproché étymologiquement de *Venus*. Cf. CICÉRON, *De Natura Deorum* 2, 69 : *Quae [...] dea ad res omnes ueniret Venerem nostri nominauerunt, atque ex ea potius uenustas, quam Venus ex uenustate*, « Les nôtres ont appelé Vénus la déesse au motif qu'elle vient en toute occasion, et de là *uenustas*, plutôt que *Venus* de *uenustas* ».

constituait probablement un jeu étymologique reposant sur le bilinguisme gréco-latin présent dans les *Satires Ménippées* :

234. <sup>1</sup> *EDONES et PHAGONES ab edacitate : unum Latinum, aliud Graecum.*

<sup>2</sup> *Varro Ταφῆ Μενίππου εἰ ἀπάγοντο ἴσως : Edones Romam, ut turba intendant annonam <m> ; sed propter phagones ficedulam pinguem aut turdum nisi uolantem non uideo*<sup>121</sup>.

« 234. <sup>1</sup> EDONES et PHAGONES de *edacitas*, “gloutonnerie” : l’un est latin, l’autre grec.

<sup>2</sup> Varron dans *La Tombe de Ménippe* : *s’ils le détournaient équitablement* : “Les gloutons à Rome, si bien que par leur masse ils font flamber le cours des denrées ; mais à cause de ces goinfres je ne vois qu’en vol le gras becfigue ou la grive”. »

La satire « La Tombe de Ménippe » constituait probablement un *περίδειπνον*, « repas funéraire », de commémoration<sup>122</sup>, et le fragment sur les « gloutons » appartenait sans doute à un passage qui opposait le luxe contemporain à la frugalité des anciens, ou plutôt au discours d’un « jaloux grincheux que rabrouait peut-être ensuite un authentique disciple de Diogène, de Ménippe ou des *miores*<sup>123</sup> ». *Phago* constitue une innovation de Varron à partir de *ἔφαγον*, « je mangeai », sur le même modèle qu’*edo*, « glouton », les deux étant présentés par Lucienne Deschamps comme des « hapax absolus, créations de Varron, ou termes que la langue écrite trouvait trop populaires pour s’en servir<sup>124</sup> ». Les deux termes sont placés face à face dans la satire, l’un étant la traduction de l’autre. Varron jouerait alors sur le bilinguisme de son lecteur, peut-être du locuteur de la réplique, pour souligner la culture gastronomique de ce dernier, et participer probablement à l’élaboration du glouton typique. Nonius vient ici souligner l’usage spécifique de la création verbale que fait Varron à partir du grec. Les deux néologismes, en s’appuyant l’un sur l’autre, constituent un jeu étymologique, au sens où leur signifié est réactivé par leur présence l’un en face de l’autre.

Un autre type significatif de raisonnement étymologique implicite est mis au jour grâce à l’analyse de *uelitatio*, « escarmouche », au lemme 2, à partir de *uelites*, « les vélites », nom qui désigne les soldats légèrement armés :

<sup>2</sup> <sup>1</sup> *VELITATIO dicitur leuis contentio, dicta ex congressione uelutum.*

« <sup>2</sup> <sup>1</sup> On appelle *uelitatio* une légère dispute, de l’affrontement des vélites (*uelites*). »

<sup>121</sup> Frg. 528 Cèbe.

<sup>122</sup> CÈBE 1998, p. 1981.

<sup>123</sup> CÈBE 1998, p. 1998.

<sup>124</sup> DESCHAMPS 1976, p. 619.

Quatre citations viennent justifier l'emploi du terme dans un sens métaphorique au sens de « dispute » : deux de Plaute, l'une de Turpilius et la dernière d'Afranius. Les vers du poète comique Afranius, qui concluent l'analyse de Nonius, comprennent un jeu étymologique dont le ressort est différent de l'explication fournie par le grammairien :

<sup>5</sup> Afranius Privigno  
*Interea uerba iactare et labris*  
*Inter se uelitari, uelificari*<sup>125</sup>.

« <sup>5</sup> Afranius dans *Le Beau-fils* :

“Entre-temps ils se lancent des mots et avec leurs lèvres combattent en vélites, ils y vont à pleines voiles”. »

Faut-il parler ici d'une relation étymologique, alors que le rapport *uelitari* – *uelificari* est qualifié simplement d'allitération par A. Daviault dans son édition ? On a ici que l'impression que Nonius cite ce vers précisément parce que l'emploi du verbe *uelitor*, « combattre en vélites », est correct, qu'il correspond à la *proprietas sermonum*, qu'il cherche à étudier, c'est-à-dire à une escarmouche ou à une dispute. Cependant, les deux verbes juxtaposés *uelitor* et *uelificor* pourraient relever d'un rapprochement étymologique entre *ueli-tor* et *ueli-ficor*, avec l'idée que les deux verbes comprendraient le nom de la voile, *uelum*, l'un sous la forme d'un dérivé, et l'autre d'un composé. Il s'agirait alors d'une remotivation ou d'une analyse poétique du verbe *uelitor* à partir de *uelum*, plutôt que de *uelites*. Nous serions alors devant un procédé de mise en relief d'une remotivation étymologique. Celle-ci n'apparaît jamais dans les sources que nous avons conservées, mais nous savons que *uelites* et *uelum* étaient dérivés tous deux de *uolare*, « voler », ou de *uolitare*, « voleter »<sup>126</sup>.

Dans la citation d'Afranius, on peut voir un jeu étymologique entre *uelitor* et *uelificor*, jeu dont le ressort serait la paronymie des deux débuts de mots, mais qui marquerait peut-être une parodie de la haute langue épique, sans doute par comparaison avec celle d'Ennius, qui emploie à plusieurs reprises l'expression *mare ueliuolum*, « la mer où naviguent les vaisseaux », formule qui renfermerait dans le seul mot *ueliuolus* un jeu étymologique.

Nonius ne commente pas ce jeu étymologique comme tel et s'en tient à l'explication de *uelitatio*, « escarmouche » par *uelites*. Cependant, en citant ce

<sup>125</sup> Fr. XVII Daviault.

<sup>126</sup> PAUL DIACRE, p. 28.3 L : *VELITES dicuntur expediti milites quasi uolantes*, « On appelle les vélites les soldats armés à la légère qui semblent voler » ; ISIDORE, *Origines* 9, 3, 43: *Velites ... a uolitando uocati*, « Les Vélites sont appelés ainsi de *uolitare* » ; 18, 57 : *Velites [...] nuncupatos siue a uolitatione, siue a ciuitate Etruscorum quae Veles uocabatur*, « Les Vélites sont appelés soit de *uelitatio*, soit de la cité étrusque appelée *Veles* » ; 19, 3, 1 : *Apud Latinos autem uela a uolatu dicta, unde est illud : « Velorum pandimus alas »*, « Chez les Latins, *uelum* vient de *uolatus*, d'où ce vers : “Nous déployons les ailes de nos voiles (*Én.* 3, 520)” ».



vers d'Afranius, il nous révèle un effort poétique de la part du comique, effort probablement de parodie du style épique et de jeu sur les deux débuts de mots.

Que l'étymologie poétique soit explicite ou implicite, le commentaire de Nonius vient la mettre en valeur en soulignant quelquefois l'histoire de cette dérivation, ou bien en précisant le contexte de son emploi. Le grammairien semble donc particulièrement attentif à la création verbale des poètes, sur lesquels il appuie son traité. Les trois grands domaines où l'étymologie se présente dans la poésie latine, à savoir les rapprochements les plus simples et les plus proches de la paronymie, les explications de noms et les raisonnements implicites, constituent trois manières pour les poètes de jouer avec les mots, c'est-à-dire aussi bien avec leurs sons qu'avec leurs signifiés. C'est ce caractère ludique qui nous a conduite à plusieurs reprises à parler de parodie, en particulier dans le cas des *Satires Ménippées* de Varron, dans la mesure où les jeux étymologiques paraissent constituer des reprises de discours philosophiques ou techniques détournées à des fins satiriques. Les phénomènes intertextuels, bien présents dans ces jeux de mots, sont quelquefois difficiles à saisir, mais en sont très probablement le fondement. Nonius explicite à plusieurs reprises ces raisonnements implicites sous-jacents, en insistant sur l'étymologie elle-même, pour montrer la justesse des fragments poétiques cités. Il semble ainsi rejoindre le travail de Varron dans le livre 7 du *De lingua Latina*, qui montrait l'importance de la motivation des noms dans la langue poétique<sup>127</sup>.

### 3. Conclusion

L'étymologie est omniprésente dans le *De proprietate sermonum* de Nonius, puisqu'elle sert à montrer la propriété, la justesse du lexique latin. Les termes expliqués par le grammairien sont généralement choisis pour leur emploi courant ou spécifique chez les poètes et les prosateurs latins, peut-être à partir du principe de la « scolie retournée ». Nonius, dont les raisonnements sont rarement explicites, joue avec les possibilités étymologiques, ainsi que nous avons pu le voir, en prenant part à plusieurs reprises dans des débats de grammairiens. Son travail sur le lexique poétique est également important : le grammairien note à plusieurs reprises des étymologies extraites des poètes, qu'elles soient explicites

<sup>127</sup> VARRON, *De lingua latina* 7, 2 : *Quod si poetice <quae> in carminibus seruauit multa prisca quae essent, sic etiam cur essent posuisset, fecundius poemata ferrent fructum ; sed ut in soluta oratione sic in poematis uerba <non> omnia quae habent ἔτυμα possunt dici, neque multa ab eo, quem non erunt in lucubratione litterae prosecutae, multum licet legerit, « Que si la poésie, ayant conservé de nombreux termes archaïques, avait aussi donné leur raison d'être, les poèmes apporteraient plus de profit, mais dans les poèmes comme dans la prose, on ne peut pas recourir toujours à des mots pourvus d'une étymologie et beaucoup échapperont à celui qui dans ses veilles ne se sera pas attaché aux lettres quelle que soit l'étendue de ses lectures » (trad. Flobert).*

ou implicites. Nous retrouvons bien l'ambivalence propre à l'étymologie, à la fois outil d'analyse du langage poétique et procédé stylistique des poètes.

Plusieurs termes étudiés dans le *De proprietate sermonum* introduisent des différences entre des étymologies considérées comme poétiques et les autres<sup>128</sup>. Nous avons vu la différence qui existait entre les deux perspectives étymologiques de Lucrèce et de Virgile à partir d'*Auernus*, l'un s'attachant au phénomène naturel du lac fétide, l'autre à la représentation mythographique de la porte des Enfers, mais aussi la confusion des homonymes *lactare*, « tromper » et *lactare*, « allaiter », sur lesquels joue plaisamment Varron, ou le rapprochement qu'opère Afranius entre *uelitari* et *uelificari*. À plusieurs reprises, nous avons signalé la présence de traits parodiques, généralement portés à l'encontre de la langue épique ou d'une langue technique ou pseudo-philosophique, avec un mélange d'humour et de philosophie, *hilaritas* et *dialectica* étant les deux aspects par lesquels Cicéron fait définir par Varron ses *Satires Ménippées*<sup>129</sup>. Le jeu sur le langage, et l'étymologie en premier lieu, constitue probablement l'un des points de jonction entre stylistique et philosophie dans la perspective qui était celle du satiriste Varron, ainsi que d'autres poètes.

Une remarque de Cicéron, extraite du deuxième livre des *Seconds Académiques* et citée par Nonius dans son traité, semble finalement accréditer l'idée que les poètes peuvent avoir de l'étymologie une représentation différente des grammairiens :

*AEQUOR, ab aequo et plano Cicero Academicorum lib. II uocabulum accepisse confirmat : Quid tam planum uidetur quam mare ; e quo etiam aequor illud poetae uocant.*

« AEQUOR : Cicéron, au livre 2 des *Académiques*, confirme que le mot a été donné de *aequus* et *planus* : « Qu'est-ce qui semble aussi plat que la mer, c'est de là que les poètes l'appellent *aequor* ». »

Le cas d'*aequor* semble paradigmatique, car il constitue un mot poétique, étudié comme tel par Varron au livre 7 du *De lingua Latina*<sup>130</sup>, et créé par les

<sup>128</sup> On trouve déjà dans le *Cratyle* de Platon l'idée que les poètes ont joué avec les noms d'une manière qui leur était propre et qui constituait un jeu au sens où cela ne supposait pas une adéquation réelle entre nom et chose, mais laissait libre cours à la créativité mythographique.

<sup>129</sup> CICÉRON, *Academica posteriora* 1, 8 : *Et tamen in illis ueteribus nostris, quae Menippum imitati non interpretati quadam hilaritate conspersimus, multa admixta ex intima philosophia, multa dicta dialectice*, « Et pourtant dans ces vieux ouvrages que, imitant Ménippe sans le traduire, j'ai émaillés d'un certain enjouement, en y mêlant beaucoup du cœur de la philosophie, beaucoup de traits dialectiques ».

<sup>130</sup> VARRON, *De lingua latina* 7, 23 : *<Aequor> mare appellatum, quod aequatum cum commotum uento non est*, « La mer a été appelée *aequor* parce qu'elle est étale (*aequatur*), quand elle n'est pas agitée par le vent » (trad. Flobert). Cette remarque d'ordre étymologique fait suite à une citation d'un poète inconnu : *Ferme aderant aequore in alto ratibus repentibus*, « Ils étaient presque arrivés avec leurs vaisseaux (*uates*) glissant sur la mer (*aequor*) profonde » (trad. Flobert).

poètes selon une démarche consciente. Le philologue peut donc justifier la création de ce mot en montrant la justesse de la métaphore sous-jacente. C'est ce même travail qu'entreprend Nonius dans le *De proprietate sermonum*, mais avec une perspective plus large, puisqu'il ne se contente pas du lexique poétique. Sa citation de Cicéron est donc représentative de la place particulière qu'occupent les poètes dans l'art de la création linguistique, puisqu'ils peuvent recourir à de nombreux moyens, en particulier ceux étudiés plus haut, pour motiver leur langue. Il s'agit, semble-t-il, ici du seul passage du *De proprietate sermonum* où Nonius mentionne, à travers Cicéron, les poètes comme un groupe dont les normes linguistiques seraient différentes en matière d'étymologie<sup>131</sup>. Il semble autrement se contenter de les citer fréquemment et de les expliquer avec précision et détail dans l'ensemble de la *Compendiosa doctrina*.

### BIBLIOGRAPHIE

On peut se reporter aux *Prolegomena Noniana* (2000, 2003, 2004, 2005, éd. Ferruccio BERTINI) pour y trouver une bibliographie plus complète et des index fort utiles des auteurs cités par Nonius, ainsi qu'aux *Studi Noniani* (D.AR.FI.CL.ET, quinze numéros jusqu'en 1997).

BARABINO G. 1993, « Le citazioni dell'Odissea in Nonio Marcello », in *Mosaico, Studi in onore di Umberto Albini*, dedicati dal D.AR.FI.CL.ET. « F. Della Corte », S. Feraboli (ed.), Genova, p. 7-13.

— 2003, « Il tema dell'*auctoritas* in Nonio Marcello », in *Prolegomena noniana II*, F. Bertini (ed.), Genova, p. 91-108.

— 2004, « Postille al temo dell'*auctoritas* in Nonio Marcello », in *Prolegomena noniana III*, F. Bertini (ed.), Genova, p. 21-32.

— 2005, « Postille al temo dell'*auctoritas* in Nonio Marcello (continuazione) », in *Prolegomena noniana IV*, F. Bertini (ed.), Genova, p. 33-46.

CHASSIGNET M. 2004, *L'Annalistique récente*, Paris.

CÈBE J.-P. 1966, *La caricature et la parodie dans le monde romain antique*, Paris.

<sup>131</sup> Nonius ne consacre en effet pas de traités à la langue poétique, même s'il lui arrive de la mentionner en tant que telle. C'est le cas, par exemple, dans le *De Differentia similium significationum* 5, 13 : *ARQUUS non nisi qui in caelo apparet, quam Irim poetae dixerunt*, « L'arc-en-ciel n'apparaît que dans le ciel, lui que les poètes appellent Iris ».

- 1972, 1983, 1990, 1994, 1996, 1998, 1999, *Varron, Satires Ménippées*, Rome.
- DESCHAMPS L. 1976, *Étude sur la langue de Varron dans les Satires Ménippées*, Lille.
- FONTAINE J. 1983, *Isidore et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris.
- FORDYCE C. J. 1977. *Aeneidos: libri VII-VIII*, with a commentary by C.J. Fordyce, introduction by P.G. Walsh, edited by John D. Christie. Glasgow.
- GATTI P. 2004, « Introduzione a Nonio Marcello », in *Prolegomena noniana III*, F. Bertini (ed.), Genova, p. 5-20.
- GATTI P., MAZZACANE R. – SALVADORI E. 2014, *De Conpendiosa doctrina, edizione critica*, Firenze.
- IRIGOIN J. 1991, « Du jeu verbal à la recherche étymologique : Homère et les scholies homériques », *RPh* 65, p. 127-134.
- JOLIVET J.-C. 2014, « Exégèse homérique et fiction dans la poésie augustéenne », *Lalies* 34, p. 7-74.
- JUNQUA F. 2015, « Homère et le κωνικός τρόπος », *Gaia* 18, p. 325-340.
- LAFOND M. 2012, « Une figure auctoriale dans le commentaire grammatical ? L'exemple de Servius », *Études littéraires* 43, p. 13-27.
- LINDSAY W. M. 1901, *Nonius Marcellus' Dictionary of Republican Latin*, Oxford (réimp. Hildesheim, 1965).
- MALTBY R. 1991, *A lexicon of ancient Latin etymologies*, Liverpool.
- 2003, « The Role of Etymologies in Servius and Donatus », in *Etymologia, Studies in Ancient Etymology*, C. Nifadopoulos (ed.), Münster, p. 103-118.
- 2009, « Priscians' Etymologies: Sources, Function and Theoretical Basis », in *Priscien : Transmission et reformation de la grammaire de l'antiquité aux modernes*, M. Baratin – B. Colombat – L. Holtz (éds.), Turnhout.
- MCCARTNEY E. S. 1927, « Modifiers that reflect the Etymology of the Words Modified, with Special Reference to Lucretius », *CQ*, 22, p. 184-200.
- O'HARA J. 2017, *True Names. Vergil and the Alexandrian Tradition of Etymological Wordplay*, Ann Arbor.

- PANAYOTAKIS C. 2010, *Decimus Laberius, The Fragments, edited with introduction, translation, and commentary*, Cambridge.
- ROCA FERRER J. 1974, « Κοινὸς τρόπος y los generos literarios del helenismo », *Boletin del Instituto de Estudios helenicos* 8, p. 163-193.
- SCHIERL P. 2006, *Die Tragödien des Pacuvius : ein Kommentar zu den Fragmenten mit Einleitung, Text und Übersetzung*, Berlin.
- SLUITER I. 2015. « Ancient Etymology: A Tool for thinking », in *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, t. 2, F. Montanari – S. Matthaios – A. Rengakos (eds.), Leiden, p. 896-922.
- SQUINTU C. 2006, *Le atellane di Pomponio, introduzione, commento e indici*, Cagliari.
- ZAFFAGNO E. 2003, « Nonio e la sua lingua », in *Prolegomena oniana II*, F. Bertini (ed.), Genova, p. 7-80.
- WOYTEK E. 1972, « Stilistische Untersuchungen zur Saturra Menippea Varros », *Eranos* 70, p. 23-58.